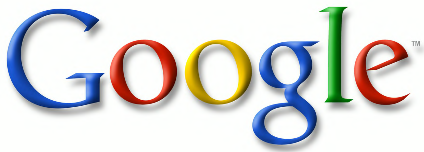



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



J B. A[illegible]

Les armoirié

c. de Lyon. 9990.
d. ch. à vendre

LA BAGUETTE MYSTERIEUSE; OU *ABIZAI.*

PARTIE PREMIERE.



A LA HAYE,

Et se trouve à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY



PREFACE.



LEs Préfaces que l'on trouve à la tête des Livres, sont ordinairement ou ennuyeuses ou inutiles, quoique la plûpart fort sçavantes. Je déclare d'avance, afin qu'on ne s'y trompe pas, que celle-ci ne vaut pas mieux que les autres. Il semble que tout Auteur ait droit d'impatienter ses Lec-

teurs, dès l'entrée de son Ouvrage. C'est un usage qui a prescrit : un Ecrivain, qui entend ses intérêts, n'auroit garde de les violer.

L'Epître dédicatoire, qui suit ou qui précéde la Préface, est encore une de ces ressources qu'on ne néglige presque jamais ; & il faut convenir que rien n'a été mieux imaginé pour la commodité des Auteurs. Par ces deux moyens on grossit, à peu de frais, un fort petit volume, & on en est aux

deux tiers de l'Ouvrage, avant de l'avoir commencé. Je prie mes Lecteurs de trouver bon, qu'à l'exemple de mes Confréres, je débute par les ennuyer dans un Avant-propos. Je veux bien leur faire grace de l'Epître dédicatoire, & ce n'est pas une petite obligation qu'ils m'ont. Mais j'espere, qu'en faveur des ménagemens que j'ai pour eux, ils ne trouveront pas mauvais que je leur rende compte de l'histoire que je leur don-

ne. Il faut bien que l'on sçache dans quelles sources je l'ai puisée ; comment, depuis quel tems, en quel lieu & à quelle occasion elle m'est parvenuë. Rien n'est indifférent dans une matiere aussi importante ; du moins l'Auteur se l'imagine, & cela suffit. C'est au Lecteur à lui prêter un point de vuë intéressant, & à lui supposer de bonnes raisons, quand même il en manqueroit.

L'histoire qu'on va lire a si peu de vraisemblance, qu'il n'y a personne, quel-

que crédule qu'il ſoit, qui puiſſe y ajoûter foi. Cependant Cara-mi-ouf, Auteur Arabe d'où je l'ai tirée fidellement, ſoûtient à chaque page de ſon manuſcrit qu'elle eſt très-véritable. Deux Voyageurs de mes amis m'ont aſſûré que cet Ecrivain eſt en auſſi grande vénération parmi les Turcs que le Prophéte légiſlateur. Ils conſervent avec un ſoin religieux le manuſcrit de Cara-mi-ouf dans une caſſette d'or, à côté de l'Al-

coran ; & c'eſt ſur ces deux livres admirables qu'eſt fondée toutes la créance des Muſulmans. Ce fait, dont je ne m'amuſerai point à rapporter les preuves, montre aſſez l'autenticité de l'ouvrage arabe, dont je donne ici la traduction. Ces Voyageurs étant à Conſtantinople furent préſentés au Mufti, qui leur fit un bon accueil. Ceux-ci le comblerent d'éloges, & gagnerent ſon amitié. Ils viſitoient un jour avec lui les beautés de la principale Moſquée. Le Mufti,

parmi une infinité de choses curieuses qu'il leur montra, n'oublia pas le précieux manuscrit de Cara-mi-ouf. Après l'avoir tiré de la riche cassette qui le renfermoit, il voulut leur en faire essuyer la lecture d'un bout à l'autre. Un des Voyageurs s'endormit dès le premier Chapitre. L'autre, qui mouroit peut-être d'envie d'en faire autant, se contenta de bâiller plusieurs fois, & de ne point écouter. Il ne laissoit pas cependant, par res-

pect pour Cara-mi-ouf, de se récrier de tems en tems sur la beauté de certains endroits de l'ouvrage qu'il n'avoit point entendus. Le Mufti étoit si pénétré de sa lecture, qu'il n'eut garde de s'appercevoir de la distraction de ses auditeurs. Leur inattention n'auroit pas manqué de le choquer. Il les auroit chassés de la Mosquée comme des profanes, & nous aurions été privés à jamais des avantures de la belle Abizaï. La lecture finie, celui qui dormoit s'é-

veilla ; l'autre, qui n'avoit point écouté ; se remit du mieux qu'il put ; & tous les deux donnerent de grandes louanges à l'Ecrivain Arabe. Ils eurent même la politesse de demander au Mufti une copie de ce précieux Ouvrage, dont ils ne se soucioient pas, pour en faire part, à ce qu'ils dirent, à leurs Compatriotes, qui peut-être ne s'en soucieront pas davantage. L'homme de Dieu, après quelques difficultés, se rendit à leurs instances.

Peu de jours après, nos deux Avanturiers s'embarquerent. Une violente tempête briſa leur Vaiſſeau contre des rochers. Ils furent longtems le jouet des vents & des flots ; & à force de nager, ils aborderent enfin ſur une côte d'Afrique. Les Lecteurs s'attendoient ſans doute à cet événement, car il faut que des gens qui voyagent ſur mer faſſent naufrage, ou qu'ils ſoient pris par les Corſaires. Mais ce à quoi on ne s'attend ſans doute pas, c'eſt que les deux

amis trouverent sur le rivage où ils furent jettés l'extrait de Cara-mi-ouf, qu'ils croyoient au fond de la mer avec le Vaisseau & toute sa charge. De retour en France, ils me firent part de leurs avantures. Ils ne manquerent pas de m'entretenir surtout de l'histoire de la cassette, de ce qu'elle renfermoit, & de la maniere surprenante dont le manuscrit avoit été conservé. Je priai mes amis de me le communiquer. Nous le trouvâmes parmi un gros

tas de papiers inutiles qui étoient destinés à être brûlés ce jour-là, & je m'en saisis. C'est ainsi que ce merveilleux Ouvrage a été sauvé, comme par miracle, du feu & de l'eau. Quelques Critiques trop difficiles trouveront peut-être que ce n'étoit pas la peine de se tant tourmenter pour une bagatelle; mais j'espere qu'il y aura des Lecteurs plus indulgens, qui me sauront gré de leur avoir conservé ce précieux monument.



LA BAGUETTE MYSTERIEUSE, OU ABIZAI.

CHAPITRE PREMIER.

Soliman meurt; son fils Selim lui succéde. Cette mort cause de grands mouvemens dans le Serrail. Caractére du nouvel Empereur.



LE grand Soliman étoit mort: son ame bienheureuse avoit été portée par le Prophéte divin dans ces demeures

voluptueuses, où les pieux Musulmans nagent dans une mer de délices. Aucun Empereur n'avoit porté plus loin la puissance Ottomane que Soliman. Formidable au dehors par ses victoires, respecté au dedans par la vigueur de son gouvernement, il laissoit à son fils Selin un Empire florissant & tranquille. Selin étoit aimé. Les Grands & le Peuple virent avec joye sur le Trône de Mahomet un Prince de vingt ans digne de leur commander : tous s'empresserent de le reconnoître pour leur Empereur, tous obéirent à leur nouveau Maître.

Cependant les mêmes raisons qui maintenoient le calme dans ses Etats, remuerent tout le Serrail, & y jetterent le trouble. Selin étoit jeune, il étoit aimable, & il régnoit ; il n'en

falloit pas tant pour réveiller la jalousie & les cabales des femmes.

Ce peuple nombreux de Beautés dont Soliman avoit rempli son Serrail, sortit, au premier bruit de sa mort, de l'espéce d'assoupissement où il étoit plongé. Un murmure confus se répandit dans le Palais. Celles qui avoient été honorées des bonnes graces du dernier Empereur, poussoient des cris lamentables; celles qui avoient langui dans l'oubli, faisoient éclater les transports d'une vive joye. Les unes relevoient l'éclat de leur beauté par les ornemens les plus recherchés; les autres par un négligé affecté & plus étudié que la parure, s'empressoient de paroître aimables. On en voyoit qui affectoient de cacher sous l'épaisseur d'un voile leurs

appas naiſſans, pour les faire deſirer davantage. On en trouvoit d'autres qui découvroient les lys d'une gorge d'albâtre, ou l'arrondiſſement d'un beau bras, ou la fineſſe d'une taille bien priſe, pour réveiller les paſſions. Les minauderies, les agaceries piquantes, les regards tendres, les ſoupirs enflammés, tout ce que la coquetterie & le deſir de plaire peuvent inventer fut mis en uſage par ces femmes artificieuſes. Elles couroient à l'envi dans le Palais, & cherchoient les yeux de Selin. Autant qu'elles étoient occupées du ſoin de lui plaire, autant s'efforçoient-elles de ſe nuire mutuellement. Les plus belles étoient les plus haïes. Le moindre regard que le Prince laiſſoit tomber par hazard ſur quelqu'une d'elles flattoit ſes eſpérances,

& remplissoit ses Rivales de douleur ; mais quand ses yeux s'arrêtoient sur d'autres objets, sa vanité étoit confonduë, & ses Rivales triomphoient à leur tour.

Si Selin eût été d'un caractére à passer ses jours dans une molesse oisive, à promener ses desirs de voluptés en voluptés, il eût trouvé dans les bras de ses maîtresses tous les charmes d'une vie délicieuse. On eût dit que l'amour avoit rassemblé dans l'enceinte de son Palais les plus belles femmes de l'Europe & de l'Asie. Tout ce qu'il entendoit flattoit ses oreilles. L'air qu'il respiroit portoit l'yvresse jusqu'au fond de son ame. Partout où il adressoit ses pas, les jeux folâtres l'y suivoient. Au milieu de cet essain de Belles qui l'entouroient, Selin étoit ému,

mais il n'étoit point amolli. Ce n'est pas qu'il fût ennemi du plaisir ; il en avoit senti tous les transports, il aimoit à s'y abandonner quelquefois, mais il ne vouloit point en être l'esclave. Il avoit trop de sensibilité, pour n'être pas touché de ses douceurs ; mais il étoit trop délicat pour en amortir la vivacité par un usage trop répété. S'il le goûtoit plus rarement, c'étoit pour le goûter mieux. Tant que son pere avoit vêcu, il n'avoit guères songé à un engagement sérieux ; mais depuis qu'il étoit monté sur le Trône, par la mort de Soliman, des vues de politique & son propre intérêt le déterminerent à se choisir une épouse. Son caractére & sa façon de penser rendoient ce choix aussi difficile, qu'il le jugeoit nécessaire à sa gloire.

Il vouloit nommer une Sultane, mais il vouloit que celle qu'il destinoit à ce rang suprême réunît dans sa personne tout ce qu'on peut souhaiter dans la femme la plus accomplie. La jeunesse, les graces du corps, les agrémens de l'esprit étoient les premieres qualités qu'il demandoit. Il falloit encore que l'heureuse Mortelle qu'il réservoit à sa couche eût une vertu qui n'eût jamais souffert d'atteinte, & un cœur qui n'eût rien aimé. Il falloit que la fleur qu'il vouloit cueillir, fût sans tache; le moindre souffle, un simple regard la rendoit indigne de cet honneur. Ce n'étoit pas assez que des mains profanes & étrangeres en eussent terni l'éclat par leur approche; il vouloit que celle qui possédoit cette fleur précieuse, l'eût toujours respec-

tée. Il alloit jusqu'à exiger qu'elle n'eût jamais été tentée de la perdre, qu'elle eût même ignoré qu'on pouvoit la lui ravir. Le moindre doute, le soupçon le moins fondé l'auroit écartée du lit Impérial. Pour rassurer sa délicatesse, il demandoit des preuves convaincantes, il vouloit des démonstrations.

Sublime Hali, s'écrie ici Cara-mi-ouf dans les transports d'un saint entousiasme, céleste intelligence, qui veilles au salut de ce grand Empire, tu permets donc que la race de l'invincible Soliman soit éteinte pour jamais! Tu souffres que la tige sortie de ce bel arbre, qui couvroit la terre de son ombre, périsse sans rejetton! Quoi! des Maîtres barbares & étrangers occuperoient le Trône des magnanimes Sultans!.... Quel

est ce nuage, chargé de tempêtes, qui s'éleve sur les plaines de l'Orient !... Je vois l'ennemi qui s'avance, j'entends le hennissement des chevaux, & le choc des armes. Les murs de la superbe Byzance tombent sous les coups de l'airain tonnant.... Le carnage redouble ; l'air gémit des cris des combattans ; la Mort sur son char lugubre traîne ses victimes sanglantes ; le séjour des Musulmans devient la proye d'un usurpateur. Divin Prophéte, détourne les maux qui nous menacent. Selin a besoin d'un héritier qui affermisse le sceptre dans ses mains. Les flambeaux de l'hymenée ne s'allumeront jamais pour lui aux conditions qu'il propose. Où trouvera-t-il cette femme admirable, dont il veut faire une épouse ? La Terre, ce limon

impur que nous foulons ſous nos pieds, n'enfante point de tels prodiges. Inſpire à notre grand Empereur des ſentimens plus raiſonnables, ou fais deſcendre du Ciel une de ces Houris charmantes ; qui par un miracle étonnant, donnent & reçoivent à chaque inſtant les plaiſirs de l'amour, ſans ceſſer d'être vierges.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Selin va consulter un Oracle célébre. Réponse de l'Oracle. Retour de Selin.

QUOIQUE Selin fût ravi de trouver dans son Palais, & pour ainsi dire sous sa main, ce grand nombre de Beautés de toutes les espéces qui s'offroient d'elles-mêmes à ses plaisirs, il doutoit qu'il y en eût aucune qui eût les qualités qu'il souhaitoit. Retenu par la crainte de faire un choix qui ne répondît pas à ses idées, il n'osoit se livrer à ses impatiences amoureuses. Il desiroit cependant avec ardeur de se donner un successeur. Dans ces combats violents

que la crainte & le desir lui livroient tour-à-tour, il se souvint qu'il y avoit à Chypre un Oracle renommé, dont les réponses pourroient fixer ses incertitudes. Il forma la résolution de l'aller consulter, mais il cacha le motif de son voyage. Ayant donné ses ordres pour son départ, il s'embarqua suivi de quelques Officiers qui lui étoient les plus attachés. Un vent favorable lui promettoit une heureuse navigation. On pousse des cris de joye, on léve l'ancre, on part. Le vaisseau, sur lequel Selin étoit monté, avoit la poupe & la prouë dorées; les cordages étoient de soye; & les banderoles, d'une pourpre éclatante rehaussée d'or, flottoient au gré des vents. L'amour lui servoit de guide à la clarté de son flambeau; les Zéphirs en-

floient ſes voiles; l'eſpérance crédule, les deſirs impatiens précipitoient ſa courſe. Le vaiſſeau vole ſur l'onde amere; ſon ſein agile fend les flots écumans, & laiſſe derriere lui de longs ſillons.

Tandis que le glorieux fils de Soliman s'éloignoit de Conſtantinople, ſes Courtiſans, & ſurtout les femmes, cherchoient à pénétrer les raiſons d'un départ ſi précipité. Celles-ci, que ſon abſence affligeoit le plus, ne pouvoient ſe conſoler de le perdre. Il nous quitte, diſoient-elles, lorſque l'amour & le plaiſir devroient le retenir dans nos bras. Il s'expoſe aux périls de la mer, lui qui ne devroit ſonger qu'à goûter ici un bonheur tranquille. Ni les dangers de la navigation, ni les délices du ſerrail, ni le pouvoir de nos charmes n'ont pû l'arrêter. Que

cherche-t-il ? Pourquoi va-t-il perdre loin de nous les momens trop courts d'une jeunesse qui s'échappe ? Nous languissons seules & abandonnées. Nos plus beaux jours s'écoulent dans une inaction désespérante, dans un vuide affreux. Nous envie-t-il nos contentemens, ou veut-il les rendre plus piquants par l'attente? Ah ! sommes-nous faites pour cette contrainte odieuse, & l'espérance est-elle un bien qui nous dédommage de la privation du plaisir ? Avons-nous d'autres ressources, dans l'esclavage où nous sommes condamnées, qu'un assujettissement entier, à nos goûts, & au cri éternel de la Nature ? A quoi nous sert d'être belles & sensibles, si nos charmes sont négligés, & si nos Maîtres barbares ne nous laissent qu'une funeste impuissance ?

Ah Selin ! Selin ! ne commenceras-tu point à faire des heureux & à l'être !

Cependant le jeune Empereur s'approchoit de Chypre, & cette Isle fortunée s'offroit déjà à ses regards. A cette vuë, il sent la douce espérance naître dans son ame. Un secret pressentiment semble l'avertir du bonheur que le destin lui prépare. A peine fut-il arrivé, qu'il courut au Temple adorer la Divinité qu'on y révére. Ce Temple, régulier dans son plan, & superbe dans sa structure, est situé au milieu d'une vaste forêt. Quatre grandes allées d'arbres coupent cette forêt en quatre parties égales, & conduisent par autant de chemins à ce magnifique édifice. Son frontispice est soutenu par un double rang de colonnes qui forment tout

autour un portique immenſe. La voûte qui le couvre ſemble toucher les nuës.

Lorſque le Sultan fut arrivé à la porte du Temple, il ordonna à ceux de ſa ſuite de l'attendre. Il entra ſeul ; & ayant fait ſa priere au Dieu, il demanda à parler au Grand-Prêtre. Le vénérable Thamoul s'étant préſenté à lui, Selin lui expliqua le ſujet qui l'amenoit. Je viens, lui dit-il, rendre mon hommage à la Divinité de cette Iſle. Je ſuis le fils du puiſſant Soliman, qui repoſe en paix dans le ſein du Prophéte. L'intérêt de mes Etats, celui de mon cœur me font chercher une épouſe qui par ſa fécondité aſſure leur repos & mette le comble à mes vœux. Mais je demande une épouſe qu'aucun regard profane, qu'aucun deſir impur n'ait jamais ſouil-

lée. Je viens interroger l'Oracle sacré qui réside dans ce Temple, pour sçavoir si on peut trouver une femme telle que je la souhaite, & si les Dieux me la destinent. Suivez-moi, lui répondit Thamoul; bientôt vous serez éclairci.

A ces mots, le Pontife conduisit Selin dans un souterrain obscur. Trois portes de fer, placées de distance en distance, fermoient l'entrée de ce lieu redoutable. Elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, à l'approche du Sultan & de Thamoul, après que celui-ci eut prononcé quelques paroles mystérieuses, & se refermerent aussitôt, lorsqu'ils eurent passé. A peine furent-ils parvenus au souterrain, qu'on entendit un grand bruit, semblable au sifflement d'une tempête violente qui souléve les flots.

La terre trembla jusques dans ses profonds abîmes ; les portes de fer s'ébranlerent ; Selin pâlit ; Thamoul fut épouvanté ; & l'Oracle parla :

Souviens-toi du 15e jour de la Lune de Chabban, & conserve précieusement cette Baguette.

L'Oracle n'eut pas plutôt fait entendre ces paroles ; qu'une lumiere éclatante remplit ce lieu ténébreux. Une douce symphonie, exécutée par les Anges de Dieu, fit retentir le souterrain, & on vit descendre sur l'Autel une Baguette. L'Empereur, que tant de merveilles frappoient d'étonnement, adora le Prophéte sacré, reçut avec respect la divine Baguette des mains de Thamoul, lui fit de riches présens, & alla rejoindre ses Of-

ficiers qui l'attendoient à la porte du Temple.

Le jeune Sultan étoit si rempli des prodiges dont il avoit été témoin & des paroles qu'il avoit entendues, qu'il ne dit rien aux personnes qui l'accompagnoient. Plongé dans une rêverie profonde, il marcha longtems dans la forêt, sans songer où il alloit. Ses Officiers le suivoient en silence. Quelquefois il croyoit pénétrer le sens de l'Oracle ; un moment après il n'y comprenoit plus rien. Que signifient, disoit-il en lui-même, ces paroles : *Souviens-toi du quinzieme jour de la Lune de Chabban ?* Et à quoi peut me servir cette Baguette, descendue du Ciel, qu'on me recommande de garder avec soin ? Quel usage veut-on que j'en fasse ? Me fera-t-elle trouver

l'épouse que je cherche ? Quoi-qu'il en soit, continuoit-il, il faut attendre. Tant de merveilles n'auront pas été opérées en vain. Le tems que l'Oracle m'a annoncé n'est pas loin. Sans doute ce jour sera marqué par quelque grand événement.

Sélin, revenu à lui-même, joignit ceux de sa suite, & s'entretint avec eux. On remarqua sur son visage je ne sçai quoi de divin, qu'on n'y avoit point encore observé. Le feu, dont son ame étoit remplie, avoit passé dans ses yeux, & animoit ses discours : le commerce des Dieux éleve l'homme au-dessus de lui-même. Il voulut parcourir les beautés de ce séjour enchanté, que son impatience ne lui avoit pas permis d'observer d'abord. Le cristal & le murmure des eaux, dont les unes s'élan-

çoient dans les airs en forme de gerbes & retomboient en pluye; les autres descendoient en cascade ou fuyoient dans la plaine; la fraîcheur des bosquets, la symétrie des parterres, les détours embarrassés des labyrintes, le mêlange agréable des fleurs, tous ces objets fixérent longtemps son attention. Il ne pouvoit quitter cette demeure délicieuse.

Le cinquiéme jour après son arrivée, le vent favorisant son départ, il fit mettre à la voile. Adieu, dit-il en s'embarquant, séjour voluptueux, plus digne d'être habité par les ames des justes, que par des hommes. Adieu, divinité bienfaisante, qui le remplis de ta grandeur. Puissent tes Oracles m'être propices, & verser dans mon sein la joye des prédestinés!

CHAPITRE III.

Nouvelles cabales des femmes à l'arrivée de Selin dans le Serrail. Intrigues des Grands & des Principaux de sa Cour.

L'ARRIVÉE du Sultan réveilla les jalousies du Serrail, & ouvrit un nouveau champ aux prétentions des femmes. Ce Prince leur parut plus aimable encore, & plus cher depuis son retour, qu'il ne l'étoit avant son départ. Il semble que l'absence ajoute quelque chose au mérite d'un objet aimé. Le plaisir de revoir Selin, la crainte de le perdre une seconde fois redoubla leur attention à lui plaire. Leurs yeux étoient sans

cesse attachés sur lui. Elles ne pouvoient se rassasier du bonheur de le voir ; & c'étoit un triomphe pour elles d'en être regardées. Les plus belles, celles qui l'étoient moins, s'efforçoient d'égaler les attraits de leurs Rivales par des ornemens empruntés ; toutes mouroient d'envie d'être préférées, & celles qui avoient moins de mérite, n'avoient pas moins d'ambition.

Parmi les Esclaves qui pouvoient prétendre avec plus de justice à la gloire d'assujettir le Sultan, Mirza, Zeleïde & Olinde étoient sans contredit les plus dignes de cet honneur. Elles étoient toutes trois à la premiere fleur de la jeunesse, toutes trois étoient d'une beauté ravissante, & elles se détestoient toutes trois du meilleur de leur cœur. Cara-mi-ouf n'osa affir-

ner si elles étoient vierges ; Selin étoit presque certain du contraire ; cependant quelques personnes des plus distinguées du Serrail disoient tout haut que les Houris célestes n'étoient pas plus pures que ces trois belles Esclaves. Ceux qui tenoient ce langage étoient la Sultane, mere de Selin, le grand Vizir & le Chef des Eunuques blancs. Ils avoient leurs raisons pour faire courir ces bruits ; & pour les accréditer dans l'esprit du jeune Empereur. Ils croyoient qu'en donnant au Sultan une épouse qui se rendroit maîtresse de son coeur, ils conserveroient plus aisément leur autorité, ou du moins qu'ils se prépareroient en sa personne, par la reconnoissance qu'elle leur devroit, une ressource contre les révolutions qui sont si ordinaires au Serrail. La Sultane

Mere favorisoit Mirza ; Zéleïde étoit appuyée du crédit du Vizir ; & le Chef des Eunuques s'étoit déclaré pour Olinde. Ils proposérent chacun en particulier à Selin l'Esclave qu'ils avoient intérêt de placer sur le Trône. Chacun de son côté relevoit la vertu & les charmes de sa Créature ; & il faut avouer que si le Sultan avoit été moins difficile, il eût trouvé parmi ces trois femmes un Sujet digne d'être couronné.

Selin fut obligé de se rendre aux importunités qu'il essuyoit tous les jours de la part de Roxane, de Mustapha & de Molei. Il fit semblant d'entrer dans leurs vuës, & il consentit que Mirza, Zeleïde & Olinde paroîtroient tour-à-tour devant lui pour subir l'examen. Il leur promit que s'il les trouvoit telles

que son amour les souhaitoit, il se décideroit en leur faveur; mais qu'il demandoit trois mois pour se déterminer.

Ce n'est pas sans dessein que l'adroit Selin prenoit le délai de trois mois. Le quinziéme jour de la Lune de Chabban tomboit précisément dans ce tems, & il ne vouloit point prendre d'engagement avant que ce terme fût expiré.

Quelques Docteurs, trop rigides, ont trouvé à redire à la conduite du Sultan. Pourquoi, disent-ils, mettre à l'épreuve des vertus qui lui paroissoient suspectes? Pourquoi donner sa foi quand on croit qu'on ne peut pas la tenir? L'Oracle s'étoit expliqué: il falloit s'en rapporter à lui, attendre l'événement qu'il avoit annoncé, ou ne pas le consulter. C'est abuser de la cré-

dulité des hommes ; c'eſt ſe méfier de la promeſſe des Dieux.

Cara-mi-ouf reprend avec juſtice la morale ſévère de ces Docteurs. Que vouliez-vous, répond-il, en leur adreſſant la parole, que fît Selin ? Devoit-il manquer de complaiſance pour ſa mere, & irriter par ſes refus un Vizir & le Chef des Eunuques ? Son intérêt exigeoit qu'il ménageât les uns & les autres. Dans un commencement de régne, il faut gagner les eſprits, & non pas les aigrir. D'ailleurs Selin étoit jeune & bouillant. Son tempérament ne lui permettoit pas de demeurer oiſif. Vouliez-vous qu'il reſtât les bras croiſés pendant trois mois, & qu'il vêcût au milieu du Serrail comme dans une ſolitude ? Le Ciel faiſoit naître ſous ſes pas les plus belles fleurs dont la Na-

ture se pare ; pouvoit-il se dispenser d'en cueillir de tems en tems quelques-unes par reconnoissance, & de se servir d'un bien que sa bonté lui prodiguoit? C'eût été mépriser ses dons, & s'en rendre indigne. Les Dieux veulent qu'on fasse usage de leurs présens.



CHAPITRE IV.

Entretien de la Sultane Validé & de Selin.

ROXANE, pour ne point perdre de temps, demanda un entretien secret au Sultan son fils. On lui répondit de sa part qu'il étoit disposé à l'entendre. Elle se rendit aussitôt dans son appartement, fit retirer tout le monde, s'assit à ses côtés, & parla en ces termes : » J'ai perdu » Soliman, votre invincible pere. » Vous avez vu les larmes que » j'ai versé sur sa tombe. Le Serrail a retenti de mes cris. La » mort auroit fini ma destinée, » si je n'eusse cru trouver en vous » de quoi me consoler de la perte

» que j'avois faite. Je me suis » conservée pour vous ; j'ai voulu vivre pour vous rendre heu» reux. L'Empire vous deman» de un héritier ; l'hymen fait » briller ses feux sacrés ; l'Amour » vous appelle. Allez, mon fils, » allez dans ses bras vous enyvrer » de ses douceurs. Mirza, la » tendre Mirza brûle pour vous » d'une flamme innocente. Elle est » jeune, elle est belle, elle est » sage ; voilà l'épouse que le saint » Prophéte vous a destinée avant » les temps, & que ma tendresse » vous réservoit. Les présens » d'une mere ne doivent pas vous » paroître suspects. . . .

Je crois que vos intentions sont droites, lui répondit Selin ; & sans doute vous ne voulez pas me tromper. Mais êtes-vous bien sûre de l'innocence de Mirza ? tous les instans de sa vie

vous ſont-ils aſſez connus pour m'en répondre ? c'eſt quelque choſe de ſi impénétrable que le cœur d'une femme, elle ſçait ſe cacher avec tant d'adreſſe, qu'elle trompe aiſément les yeux les plus attentifs. Mirza peut vous en avoir impoſé par de fauſſes apparences. Rien ne reſſemble mieux à la vertu qu'une coquetterie déguiſée.

La diſſimulation a ſes bornes, reprit la Sultane ; une femme ſe laſſe de ſe contrefaire ; c'eſt un rôle qu'elle ne peut ſoutenir toujours. Elle revient de tems en tems à ſon vrai caractére ; & dans ces momens où elle ceſſe de s'obſerver, ſon génie naturel perce, & elle ſe montre telle qu'elle eſt. J'ai ſuivi Mirza dans tout le cours de ſa vie. Mes yeux ont éclairé les premiers inſtans où elle a pû ſe connoître. Son

caractére simple & ingénu ne s'est jamais démenti. Elle voit tout avec indifférence ; ou pour mieux parler, elle ne voit encore rien. Fiez-vous-en à mon expérience ; je connois votre délicatesse, rendez justice à la mienne. Je ne voudrois pas vous engager dans des liens dont j'aurois la premiere à rougir.

Selin sourit à ces derniers mots. Malheureusement pour Roxane, il étoit instruit des intrigues de l'ancienne Cour ; & il sçavoit que si Soliman son pere eût été aussi difficile que lui sur le choix d'une épouse, jamais la Sultane n'auroit été élevée à ce comble d'honneur. Roxane devina le sujet du sourire malin qui étoit échappé au jeune Empereur ; elle n'en parut point déconcertée, & continua ainsi.

Je le vois bien, mon fil
votre mere vous eſt ſuſpecte
je vais me juſtifier. Ecoute
moi. Lorſque le magnanime S
liman daigna jetter les yeux
ſon humble Eſclave, pour l'
lever au rang de Sultane, mi
rivales jalouſes de mon bonhe
voulurent le traverſer. On vo
a raconté les entrepriſes au
cieuſes de Fatime, les fauſ
accuſations de Méroë, les ar
fices de Zelinde, & le ju
châtiment de Mizaï. Mon inn
cence & mes larmes triomp
rent de la malice de mes en
mis. Les bontés de mon Sou
rain Seigneur, & la place q
me donna ſur ſon Trône & d
ſon lit ont fait ma juſtificati
Vous avez écouté des bruits
jurieux, que Soliman lui-mê
a pris ſoin de détruire. Mes
vales ont été confonduës ;

j'ai régné. La conduite que j'ai tenuë depuis le jour que je fus associée à l'Empire, n'a pas imprimé la moindre tache à ma gloire. J'ai porté la vertu jusqu'à l'austérité. Votre invincible pere le sçait. Les chastes douceurs de l'hymen ne m'ont jamais tentée. Je ne passois qu'en tremblant au lit Impérial, & mon époux avoit toujours besoin d'employer l'autorité d'un maître pour m'arracher les caresses les plus innocentes. Je n'entre dans ce détail, que pour effacer de votre esprit les funestes impressions que des langues malignes y ont portées. A ces traits connoissez une mere qui veut bien descendre à des éclaircissemens avec vous, mais respectez une Sultane, que son rang doit mettre au-dessus du soupçon.

Selin

Selin ne répondit à Roxane que par son silence. Comment eût-il pû lui répondre autrement? Une mere a toujours raison sur ces matières, & un fils n'a garde de la contredire. Si le Sultan ne fut pas entierement détrompé, il fit semblant de l'être, & il témoigna à sa mere une pleine confiance. Ce retour apparent engagea Roxane à poursuivre son dessein. Elle fit retomber la conversation sur Mirza ; elle vanta ses talens, exaggéra sa beauté, & surtout sa modestie ingénue & la naïveté de son caractére. Selin échauffé par le récit des perfections de Mirza, consentit qu'on la lui amenât ; il promit à la Sultane Validé qu'elle le trouveroit prêt le lendemain à la recevoir. Roxane, ayant embrassé son fils, alla por-

fer à Mirza cette bonne nouvelle.

La Sultane employa le reste de la journée à composer le visage, les yeux & la contenance de la jeune Esclave. Elle lui dicta les discours qu'elle devoit tenir, & les réponses qu'elle avoit à faire ; elle lui apprit la maniere de résister sans rebuter, de repousser sans décourager, de se plaindre sans s'emporter, de se rendre sans paroître y consentir. Après ces premieres leçons, qu'elle eut soin de lui répéter souvent, elle l'envoya au bain, la fit parfumer, la couvrit d'essences, la porta dans son lit, & lui ordonna de prendre du repos, pour être plus en état de soutenir la fatigue du lendemain.



CHAPITRE V.

Entrevuë de Selin & de Mirza.

A PEINE le Soleil doroit le sommêt des Mosquées & du Serrail, que Roxane se rendit à la chambre de Mirza, pour la préparer au bonheur qui l'attendoit. Elle la trouva éveillée. L'idée des plaisirs qu'elle alloit goûter, ne lui avoit pas permis de se livrer aux charmes d'un long repos. Elle avoit passé une grande partie de la nuit dans ces douces agitations que l'amour jette dans un jeune cœur, à la vuë d'un bonheur prochain. Lorsque le sommeil eut fermé sa paupiere, mille songes flatteurs vinrent s'offrir à son ima-

gination, & lui firent ſentir d'avance une partie des voluptés dont elle devoit bientôt être enyvrée. La Sultane l'ayant fait lever, ſes femmes lui mirent une robe légère d'une blancheur éclatante. Sa chauſſure étoit d'une étoffe de même couleur. Elles attacherent à ſes bras deux braſſelets de perles orientales. Ses blonds cheveux, noués galamment par une treſſe d'or, flottoient ſur ſes épaules. Le reſte de ſa parure étoit ſimple, mais de cette ſimplicité recherchée qui reléve l'éclat des agrémens.

Lorſque Selin fut en état de recevoir Mirza, la Sultane la conduiſit dans ſes appartemens, & la préſenta à ſon fils. Voila l'Epouſe que je vous ai deſtinée, lui dit-elle. Mes ſoins maternels me l'ont fait choiſir entre toutes les Beautés de l'Aſie, pour vous

CHAPITRE IV.

Entretien de la Sultane Validé & de Selin.

ROXANE, pour ne point perdre de temps, demanda un entretien ſecret au Sultan ſon fils. On lui répondit de ſa part qu'il étoit diſpoſé à l'entendre. Elle ſe rendit auſſitôt dans ſon appartement, fit retirer tout le monde, s'aſſit à ſes côtés, & parla en ces termes : » J'ai perdu » Soliman, votre invincible pere. » Vous avez vu les larmes que » j'ai verſé ſur ſa tombe. Le Ser- » rail a retenti de mes cris. La » mort auroit fini ma deſtinée, » ſi je n'euſſe cru trouver en vous » de quoi me conſoler de la perte

» que j'avois faite. Je me ſuis
» conſervée pour vous ; j'ai vou-
» lu vivre pour vous rendre heu-
» reux. L'Empire vous deman-
» de un héritier ; l'hymen fait
» briller ſes feux ſacrés ; l'Amour
» vous appelle. Allez, mon fils,
» allez dans ſes bras vous enyvrer
» de ſes douceurs. Mirza, la
» tendre Mirza brûle pour vous
» d'une flamme innocente. Elle eſt
» jeune, elle eſt belle, elle eſt
» ſage ; voilà l'épouſe que le ſaint
» Prophéte vous a deſtinée avant
» les temps, & que ma tendreſſe
» vous réſervoit. Les préſens
» d'une mere ne doivent pas vous
» paroître ſuſpects. . . .

Je crois que vos intentions ſont droites, lui répondit Selin ; & ſans doute vous ne voulez pas me tromper. Mais êtes-vous bien ſûre de l'innocence de Mirza ? tous les inſtans de ſa vie

vous ſont-ils aſſez connus pour m'en répondre ? c'eſt quelque choſe de ſi impénétrable que le cœur d'une femme, elle ſçait ſe cacher avec tant d'adreſſe, qu'elle trompe aiſément les yeux les plus attentifs. Mirza peut vous en avoir impoſé par de fauſſes apparences. Rien ne reſſemble mieux à la vertu qu'une coquetterie déguiſée.

La diſſimulation a ſes bornes, reprit la Sultane ; une femme ſe laſſe de ſe contrefaire ; c'eſt un rôle qu'elle ne peut ſoutenir toujours. Elle revient de tems en tems à ſon vrai caractére ; & dans ces momens où elle ceſſe de s'obſerver, ſon génie naturel perce, & elle ſe montre telle qu'elle eſt. J'ai ſuivi Mirza dans tout le cours de ſa vie. Mes yeux ont éclairé les premiers inſtans où elle a pû ſe connoître. Son

caraćtére ſimple & ingénu ne s'eſt jamais démenti. Elle voit tout avec indifférence ; ou pour mieux parler, elle ne voit encore rien. Fiez-vous-en à mon expérience ; je connois votre délicateſſe, rendez juſtice à la mienne. Je ne voudrois pas vous engager dans des liens dont j'aurois la premiere à rougir.

Selin ſourit à ces derniers mots. Malheureuſement pour Roxane, il étoit inſtruit des intrigues de l'ancienne Cour ; & il ſçavoit que ſi Soliman ſon pere eût été auſſi difficile que lui ſur le choix d'une épouſe, jamais la Sultane n'auroit été élevée à ce comble d'honneur. Roxane devina le ſujet du ſourire malin qui étoit échappé au jeune Empereur ; elle n'en parut point déconcertée, & continua ainſi.

Je le vois bien, mon fils; votre mere vous est suspecte; je vais me justifier. Ecoutez-moi. Lorsque le magnanime Soliman daigna jetter les yeux sur son humble Esclave, pour l'élever au rang de Sultane, mille rivales jalouses de mon bonheur voulûrent le traverser. On vous a raconté les entreprises audacieuses de Fatime, les fausses accusations de Méroë, les artifices de Zelinde, & le juste châtiment de Mizaï. Mon innocence & mes larmes triomphérent de la malice de mes ennemis. Les bontés de mon Souverain Seigneur, & la place qu'il me donna sur son Trône & dans son lit ont fait ma justification. Vous avez écouté des bruits injurieux, que Soliman lui-même a pris soin de détruire. Mes rivales ont été confonduës; &

j'ai régné. La conduite que j'ai tenuë depuis le jour que je fus associée à l'Empire, n'a pas imprimé la moindre tache à ma gloire. J'ai porté la vertu jusqu'à l'austérité. Votre invincible pere le sçait. Les chastes douceurs de l'hymen ne m'ont jamais tentée. Je ne passois qu'en tremblant au lit Impérial, & mon époux avoit toujours besoin d'employer l'autorité d'un maître pour m'arracher les caresses les plus innocentes. Je n'entre dans ce détail, que pour effacer de votre esprit les funestes impressions que des langues malignes y ont portées. A ces traits connoissez une mere qui veut bien descendre à des éclaircissemens avec vous, mais respectez une Sultane, que son rang doit mettre au-dessus du soupçon.

Selin

Selim ne répondit à Roxane que par son silence. Comment eût-il pû lui répondre autrement? Une mere a toujours raison sur ces matières, & un fils n'a garde de la contredire. Si le Sultan ne fut pas entierement détrompé, il fit semblant de l'être, & il témoigna à sa mere une pleine confiance. Ce retour apparent engagea Roxane à poursuivre son dessein. Elle fit retomber la conversation sur Mirza ; elle vanta ses talens, exaggéra sa beauté, & surtout sa modestie ingénue & la naïveté de son caractére. Selin échauffé par le récit des perfections de Mirza, consentit qu'on la lui amenât ; il promit à la Sultane Validé qu'elle le trouveroit prêt le lendemain à la recevoir. Roxane, ayant embrassé son fils, alla por-

tir l'épuisement. Ils n'ont voulu accorder aux foibles Mortels qu'un usage modéré de ces plaisirs, dont ils se rassasient sans mesure. Si les hommes pouvoient s'y livrer toutes les fois que leur goût les y convie, ils n'auroient plus rien à desirer, ils seroient des Dieux sur la Terre.

A ces mots Mirza poussa un long soupir, qui fit comprendre au Sultan le regret qu'elle avoit de ce que les hommes avoient été si maltraités. Je vois votre chagrin, continua-t-il. Mon séxe vous fait pitié. Vous voudriez que la source des contentemens qu'il fait couler sur le vôtre fût intarissable; vous voudriez ne sortir jamais d'une yvresse si douce. Oui, Seigneur, reprit Mirza en regardant tendrement Selin, je voudrois que les Dieux vous eussent excepté de la régle

générale, vous méritiez bien cette distinction. Non, je ne suis point insatiable de plaisirs ; mais puis-je ne pas les chérir ! C'est dans vos bras que j'en ai goûté les prémices ; c'est à vous que je dois mon bonheur, je voudrois servir sans cesse à faire le vôtre.... Il y a une chose qui m'embarasse, continua-t-elle après avoir un peu rêvé, & je serois bien-aise qu'on m'en éclaircît. Quel est cet éclaircissement que vous demandez, lui dit Selin ? peut-être je serai en état de vous satisfaire. La question est un peu hardie, repliqua Mirza. Quand une femme sort pour la premiere fois des bras d'un homme aimable, il lui vient dans la tête les idées les plus singulieres. Il faut, avec votre permission, que je vous fasse part de celles qui m'occupent en ce

moment. D'où vient que les femmes (je juge des autres par moi) n'éprouvent pas dans l'amoureux exercice cet épuisement dont vous vous plaignez ? Est-ce que leurs plaisirs sont moins piquants que ceux des hommes, & que la nature équitable a voulu compenser ce défaut par la facilité de les répéter plus souvent ? Mais que peut-on ajouter à la vivacité de ceux que j'ai sentis ! S'ils eussent été plus violents, ils m'auroient anéantie. Est-ce que nos passions étant plus fortes, il a fallu multiplier les remédes & les moyens de les assouvir ? Est-ce que la foiblesse de notre séxe, nous rendant incapables des affaires tumultueuses qui occupent les hommes, les Dieux nous ont laissé pour dédommagement le libre usage des plaisirs ? Est-ce enfin que

cette facilité d'en uſer, eſt pour nous un ſecret avertiſſement de n'être jamais oiſives ? Notre paradis eſt donc de ce monde, & l'avenir n'eſt pas fait pour nous ? Mirza, repartit Selin, vos réfléxions m'étonnent, & elles vous ſont venuës bien rapidement ; je ſuis embarraſſé d'y répondre. La nature, toujours ſage, a eu ſes vuës dans la diſtribution de ſes dons, mais l'œil de l'homme ne ſçauroit les pénétrer. Songeons ſeulement à uſer des biens qu'elle nous a faits, en gardant les rapports & les différences qu'elle y a mis. La meſure de ſes préſens doit être celle de nos déſirs. Allez, Mirza ; j'ai beſoin d'un peu de repos. Votre Maître a été content de vous, j'eſpere que vous ſerez ſatisfaite de lui.

CHAPITRE VI.

La Sultane va trouver Sélin, & se fait raconter ce qui s'est passé entre lui & Mirza.

ROXANE attendoit avec impatience le retour de la jeune Esclave. Dès qu'elle l'apperçut, elle courut vers elle, & lui fit mille questions. L'air de gaïté qui étoit répandu sur son visage, la joye de son cœur qui avoit passé jusques dans ses yeux, sa rougeur & le désordre de sa parure lui firent comprendre que l'action avoit été vive, & que le Sultan lui avoit donné plusieurs témoignages de sa tendresse. Elle voulut savoir de lui-même comment la chose s'étoit

passée, & elle vola à son appartement. Elle le trouva dans la situation d'un jeune homme qui avoit fait une rude épreuve de ses forces. Que j'aime à vous voir en cet état, lui dit-elle en l'abordant! Si Mirza vous avoit paru moins aimable, vous ne seriez pas si accablé. Eh bien, mon fils, vous ai-je trompé dans le récit que je vous avois fait des perfections de cette charmante Esclave? Et n'êtes-vous pas également satisfait & de ses agrémens & de sa sagesse? Avouez-le, heureux Selin: Mirza vous a paru neuve, autant que vous l'avez trouvée belle. Je confesse, répondit le Sultan, que mes yeux n'avoient point encore vû de Beauté plus accomplie. Le corps de Mirza semble avoir été paîtri des mains des Graces. C'est un enchantement que tou-

te sa personne ; mais je doute que sa vertu fût aussi entiere que vous vous l'êtes imaginé. Et sur quoi fondez-vous un soupçon si injurieux, repliqua la Sultane ? Eh mon Dieu ! reprit Selin; est-ce que l'on fait de pareilles demandes ? Cela se devine de reste. Une place bien fortifiée ne s'emporte pas au premier assaut; Il faut l'attaquer longtems & vivement, avant que de s'en rendre maître. Votre Mirza a été prise d'emblée. Mais cela n'est pas possible, dit la Sultane, ou il faut que vous soyez un vigoureux assiégeant. Je connois Mirza : depuis son enfance je ne l'ai pas perdue un moment de vuë. Les femmes à qui j'avois confié son éducation, & les Eunuques qui veillent à sa garde, sont des personnes dont je suis sûre. Aucun homme ne l'a approchée,

comment voulez-vous. . . . . Ce que vous dites peut être absolument vrai, interrompit Selin, mais ce que j'avance est aussi très véritable : je n'ai pas trouvé la moindre résistance. Vous êtes incompréhensible, repartit Roxane. Accordez-vous donc avec vous-même. Si vous convenez avec moi que Mirza n'a jamais vû d'homme, vous ne devez pas soutenir que vous l'ayez trouvée d'aussi facile accès que vous le dites. Pardonnez-moi, Madame, repliqua vivement Selin ; & si vous faites réfléxion aux ressources ingénieuses des femmes, vous trouverez que j'ai raison. Vous dites que vous avez éloigné Mirza du commerce des hommes, que vous l'avez empêchée de se trouver tête à tête avec des Amans, je veux le croire. Mais, de bonne foi,

avez-vous pû l'empêcher de se trouver avec elle-même ? une fille qui réfléchit, qui s'examine, qui écoute la passion, fait quelquefois plus de dégat dans le pays de l'Amour que le galant le plus déterminé. Cependant, malgré tout ce que j'en dis, Mirza m'a plu, & elle me sera toujours chere. Sa beauté, & l'honneur que vous lui faites de vous intéresser pour elle, lui répondent de mon attachement. Je puis donc la flatter, continua Roxane, de la préférence que vous lui donnez sur ses Rivales ? Madame, poursuivit Selin, ne précipitons rien, je vous prie. J'ai des raisons pour ne pas presser mon mariage. Dans trois mois je déclarerai mes intentions. Vous m'obligerez, Madame, de ne point exiger que je m'explique avant ce temps.

La Sultane Validé, qui connoissoit le caractére décidé de son fils, ne crut pas devoir insister davantage sur cet article. Elle se retira, après lui avoir fait promettre qu'il ne prendroit aucune détermination, sans l'avoir consultée.

CHAPITRE VII.

Le Vizir va trouver le Sultan. Sujet de sa visite. Histoire de Zeleïde.

SELIN se préparoit à se délasser dans les bras du sommeil des fatigues de l'Amour, lorsque le Vizir Mustapha entra. La considération qu'on avoit pour sa personne, sa dignité &

les services importans qu'il avoit rendus à l'Etat lui donnoient la liberté de se présenter à toute heure devant son Maître, même sans être appellé. D'ailleurs le Sultan étoit facile & populaire. Il aimoit à se laisser approcher ; & il méprisoit ces ridicules & austeres loix du Serrail, qui en défendent l'entrée à tout Mortel. Le grand homme sçait se mettre au-dessus des usages, lorsqu'ils sont bizarres ; & il les abolit, quand ils sont injustes.

Mustapha, en abordant le jeune Empereur, lui dit : Je ne viens qu'à regret troubler ton auguste solitude. La pitié qu'on doit aux malheureux, & ton propre intérêt ne me permettent pas de taire plus longtemps le juste sujet qui m'amene. Le plus bel astre de ton Serrail va s'éclipser pour jamais. Son éclat s'obs-

curcit de jour en jour, & ne rend plus qu'une clarté foible & incertaine. Zeleïde, la vertueuse, l'infortunée Zeleïde, que je t'avois proposée pour épouse, touche à son heure derniere, si tu ne te hâtes de la secourir. Le Sultan lui ayant demandé s'il lui étoit arrivé quelque funeste accident ; son amour pour toi, répondit Mustapha, la précipite au tombeau. Le mal n'est pas sans remède dit Selin. Mais je ne connois point l'Esclave dont tu parles ; comment a-t-elle pu concevoir une passion si violente ? Tu me feras plaisir de m'en instruire, & de me raconter par quelle avanture elle est dans le Serrail. Son amour me fait prendre intérêt à son sort ; & s'il est en mon pouvoir de le rendre meilleur, Zeleïde n'aura pas longtemps à se plaindre de moi. Ta

bonté, répliqua le Vizir, me rassûre ; je vais satisfaire ta curiosité.

Tu te souviens de ces jours glorieux pour les Ottomans, où ton invincible pere porta ses armes victorieuses contre les Rhodiens. Tu remplissois à peine la dixiéme année de ton âge. Il voulut que tu le suivisses dans cette grande expédition, & que tu fisses sous lui le dur apprentissage de la guerre. L'ange de la mort & de la victoire marchoit devant lui & devant toi. Après un siége long & opiniâtré, où toutes les ressources de l'art Militaire furent épuisées, Rhodes, cette Ville attaquée avec tant de courage & défenduë avec tant d'intrépidité, tomba à l'aspect du Croissant, & devint la proye du vainqueur. Le soldat farouche y porta le fer & la flamme. Ses murs foudroyés, ses campagnes ravagées, ses

ſes Palais brûlans, ſes généreux Défenſeurs nageants dans le ſang ou chargés de fers, les gémiſſemens des mourants, les cris du Vainqueur, le pillage, le crime & la mort offroient de toutes parts un ſpectacle lamentable. Cette image effrayante me fit frémir. Je me fis ſuivre par quelques Officiers; & je courois avec eux dans la Ville, pour arrêter la licence effrénée du ſoldat, & faire ceſſer le carnage. J'entrai avec ma troupe dans une maiſon, dont on venoit d'enfoncer la porte, & qui ſe rempliſſoit de Janiſſaires. J'écartai les premiers qui ſe trouvérent ſur mes pas; & me faiſant jour à travers la foule, je pénétrai juſques dans l'endroit le plus reculé de la maiſon. Une femme expirante, que ces Barbares venoient de maſſacrer, s'offrit

d'abord à mes yeux. Elle tenoit encore dans ses bras sanglans une fille de six ans qu'ils alloient égorger. J'arrachai cette tendre victime de leurs mains, & je recommandai à mes Esclaves d'en prendre soin. De retour à Constantinople, je la remis aux femmes de mon Palais, qui l'ont élevée dans nos usages. C'est cette Zeleïde dont je t'ai parlé. Sa beauté s'est accruë avec les années. Elle a fait jusqu'aujourd'hui l'ornement de mon Serrail, elle fera les délices du tien : Mustapha n'est pas digne de posséder cette jeune merveille.

Il y a quelques jours que je visitois mes appartemens pour rassasier ma vuë des objets délicieux qu'ils renferment. Mon ame, enchantée de tant de beautés, se livroit à une secrette joye. La douce volupté se glissoit dans

mes veines, & enchaînoit tous mes sens. Mais quand je me trouvai en présence de Zeleïde, tout le reste s'éclipsa à mes yeux, comme on voit les Astres de la nuit disparoître aux approches du flambeau du jour. Zeleïde me parut si belle ; elle avoit un air si touchant & si tendre, que je voulus dans ce même moment lui donner les premiers gages de ma tendresse. Je fis signe aux autres Esclaves de se retirer. Seul avec Zeleïde, je me disposai à cueillir quelques baisers sur ses lévres de corail. Quel fut mon étonnement, quand je vis cette charmante fille se jetter à mes genoux, & fondre en larmes ! Cet état d'abaissement, lui dis-je en la relevant, n'est point fait pour vous, Zeleïde, qui êtes la souveraine de mon cœur. Mais que signifient ces pleurs qui vous

couvrent le visage ? Est-ce à vous d'en verser ? Daignez m'apprendre la cause de votre douleur. Seigneur, me dit-elle, je serois indigne de vos bontés, si je vous laissois ignorer plus longtems les secrets de mon cœur. Je sçai que les droits de la guerre & vos usages vous rendent le maître de mon sort ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir contraindre mes volontés, & obtenir par force des faveurs que les ames délicates ne veulent devoir qu'à l'Amour. Je frémis à ces terribles paroles, & mon sang se glaça dans mes veines. Quoi ! lui dis-je, ces momens qui devoient être si doux à ma tendresse, ces plaisirs que je croyois partager avec vous, seroient donc un supplice pour l'insensible Zeleïde ! Ingratte ! est-ce là le prix de mes bienfaits!

& me réferviez-vous à un traitement ſi cruel ! Seigneur, reprit-elle, je ne ſuis point injuſte. Je ſçai & je ſens tout ce que je vous dois, mais il m'eſt impoſſible de vous tromper & de me trahir moi-même. Quand mes ſentimens vous ſeront connus ; quand vous ſçaurez à quel Amant je me ſuis deſtinée en ſecret, peut-être je trouverai grace devant vous ; ou ſi vous perſiſtez de faire violence à mes volontés, j'en mourrai de douleur. Achevez, repliquai-je, achevez, cruelle, de me percer le ſein, & m'apprenez quel eſt l'heureux rival à qui vous me ſacrifiez. J'attendois ſa réponſe en tremblant ; & quand elle eut prononcé ton nom, je demeurai immobile & ſans voix, comme un homme frappé de la foudre. Bientôt revenu à moi-même, je m'écriai : ah Zeleïde!

quels coups venez-vous de porter à mon cœur ! Je vous adore, je brûle jusques dans la moëlle de mes os, vous êtes mon Esclave & je vous perds ! . . . . Oui, vous serez à l'heureux Selin. Il essuîra les larmes qu'il vous fait répandre. Je vais vous remettre entre ses mains, & me priver d'un bonheur qui sera tout pour lui. Le respect que je dois à mon Maître me force à ce pénible sacrifice.

Je n'eus pas plutôt achevé de parler, que regardant Zeleïde comme un bien qui t'appartenoit, je la quittai, & je donnai ordre qu'on la transportât secretement dans ton Serrail ; ce qui a été exécuté. Zeleïde est maintenant ton Esclave. Ces murs terribles la possédent ; & si tu daignes jetter sur elle un regard favorable, je ne me repentirai

poins de te l'avoir cédée: Vizir, lui dit Selin, je suis content de ton zéle. Zeleïde sera toujours distinguée dans le Serrail & dans mon cœur des autres Esclaves, ses compagnes. Pour te donner une preuve de mon estime, & te faire sentir combien je suis touché de la générosité de ta conduite, tu peux choisir entre mes maîtresses celle qui te plaira davantage, & l'amener avèc toi. Mustapha se courba jusqu'au bord de la robe du Sultan & la baisa avec respect, en signe de remercîment. Tu es mon Seigneur & mon Maître, lui dit-il ensuite : le sacrifice que je te fais est une obligation dont je m'acquitte. Mais puisque tu me permets de me récompenser moi-même d'un service que je te dois, je prends la liberté de te demander Olinde pour salaire. Olinde?

reprit le Sultan ; j'en ai entendu parler, mais je ne crois pas la connoître. Comment sçais-tu qu'elle est dans le Serrail ? Il y a quelque tems, répondit Mustapha, que j'étois assis, selon ma coûtume, sur le rivage de la mer, dont les flots battent continuellement les murs de ton Palais, du côté de la terrasse. Olinde, c'est ainsi que je l'entendis nommer, se promenoit sur cette terrasse avec deux autres de tes Esclaves. J'eus tout le loisir de la considerer, sans qu'elle s'apperçût que je la regardois. La vivacité de son enjouement surprit ma tendresse malgré moi. Le feu de ses yeux passa dans mon ame, & y alluma une passion qui ne s'est point éteinte. Elle se retira ; son image demeura gravée au fond de mon cœur, & je la vis longtemps après qu'el-

le eut disparu. De tous les bienfaits que j'ai reçus de toi, poursuivit-il, Olinde, si je puis l'obtenir, sera celui que j'ai souhaité le plus ardemment. Je te l'accorde, répliqua Selin. Dans deux jours tu en feras le maître.

Le jeune Sultan ne perdoit pas de vuë les intérêts de son cœur. Il avoit des desseins sur Olinde. Le Chef des Eunuques lui en avoit parlé comme d'une Beauté rare ; & il le sollicitoit de l'épouser. Selin, avant de la céder à Mustapha, eût bien voulu lui donner la premiere leçon. Le rusé Visir devina sa pensée, & lui dit : Seigneur, en te cédant Zeleïde, je te là cede toute entiere. Mon amour ne s'est réservé aucun des droits que j'avois sur elle. Puis-je espérer qu'Olinde.... j'admire ta délicatesse, dit Selin en l'interrom-

pant. Mais, de bonne foi, dois-je me flatter que le sacrifice que tu m'as fait de Zeleïde soit aussi entier que tu le dis ? Zeleïde est belle, elle t'a plu, tu en étois le maître, comment puis-je croire que tes yeux & tes mains ayent été oisifs, qu'ils ne se soyent pas permis la moindre liberté ? Un amant est-il capable d'un si grand effort ? l'Amour même souffre-t-il qu'on soit si réservé ? Mais Zeleïde, dis-tu, s'étoit destinée à un autre ; tu n'as pas voulu souiller une victime qui n'étoit pas pour toi. Ah ! raisonne-t-on quand on aime ; & le respect qu'on doit à son Souverain est-il plus fort que ce qu'on croit se devoir à soi-même ! le Vizir crut se tirer d'affaire par un serment. Il jura par le grand Prophéte que Zeleïde étoit sortie de ses mains aussi pure qu'elle y

avoit été reçuë après la prise de Rhodes. Nous verrons, reprit le Sultan ; demain je l'irai trouver au bain, & nous sçaurons à quoi nous en tenir. Pour Olinde, je te jure à mon tour de te la remettre dans le même état que tu m'auras remis Zeleïde. Le Vizir accepta la condition avec joye, parce qu'il comptoit sur la vertu de cette Esclave. Il sortit pénétré des bontés de son Maître, & tout plein de l'idée de sa chere Olinde, qu'il croyoit déja posséder.



CHAPITRE VIII.

Tromperie de Muleï, Chef des Eunuques.

LE Chef des Eunuques étoit à la porte de la chambre du Sultan, lorsque le Vizir en sortit, & il avoit entendu une partie de leur conversation. Mustapha, élevé dans le bruit des armes, n'avoit point ce caractére soupçonneux, cet esprit de défiance qu'on prend ordinairement à la Cour. Plus grand Capitaine que rusé politique, il sçavoit mieux l'art de gagner des batailles, que celui de se contraindre & de dissimuler. Muleï au contraire, nourri dès son enfance dans le métier de Pirate, devenu ensui-

te Eunuque & Chef de ces monſtres que le Serrail nourrit & qu'il déteſte, étoit méfiant, jaloux, cruel & vindicatif. Ennemi des hommes, au nombre deſquels il n'étoit point compté, incapable de goûter des plaiſirs qui n'étoient pas faits pour lui, il ne lui reſtoit que la malheureuſe ſatisfaction de troubler ceux des autres.

Le Vizir, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans l'ame de ce traître, & qui d'ailleurs avoit beſoin de ſon miniſtere pour le deſſein qu'il ſe propoſoit, lui apprit en détail ce qu'il ſçavoit déja en général. Après lui avoir fait part de l'entretien qu'il avoit eu avec le Sultan, il ajouta que Selim devoit ſe rendre le lendemain auprès de Zeleïde, qui l'attendroit dans le bain; que cette Eſclave, outre qu'elle étoit par-

faitement belle, étoit d'un caractére si tendre & d'un esprit si séduisant, qu'elle parviendroit peut-être à fixer l'humeur incertaine de l'Empereur; & que si ce Prince se déterminoit à prendre une épouse de leur main, ils assûroient à jamais leurs fortunes & leurs vies. Il finit par le prier de l'introduire secrétement dans le bain, afin d'être à portée d'entendre leurs discours, & de prendre en conséquence de justes mesures pour leur intérêt commun.

Il étoit aisé à Muleï de satisfaire la curiosité du Vizir. Les clefs de ce lieu redoutable lui étoient confiées; il l'ouvroit & le fermoit à sa volonté. On avoit pratiqué avec beaucoup d'art, dans l'épaisseur des murs du bain, un petit cabinet qui s'ouvroit en dehors, d'où l'on pouvoit voir

commodément tout ce qui s'y passoit sans être apperçu.

Mustapha, en faisant sa confidence à Muleï, ne sçavoit point qu'il s'étoit adressé à son plus grand ennemi. Il ignoroit que ce Chef des Eunuques s'intéressoit pour Olinde, & que son dessein étoit de la marier au Sultan, comme le sien étoit de lui faire épouser Zeleïde. Les projets de Mustapha derrangeoient ses vues; il songea à les traverser. Cependant il dissimula. Il approuva en apparence l'entreprise du Visir, loua sa politique, prit avec lui les mesures convenables, & lui promit de se prêter à tout. Mustapha, croyant que tout concouroit à le favoriser dans son ambition & dans son amour, se retira très-content de Selin, de Muleï & de lui-même. Il

envoya auſſitôt une Eſclave à Zeleïde, pour lui faire ſçavoir que le Sultan avoit été ſenſible au récit de ſes avantures, qu'il lui avoit donné parole qu'il la verroit le lendemain, & que Mulei s'étoit chargé de cette affaire.

De ſon côté le Chef des Eunuques alla trouver Olinde, & lui dit que le tems étoit venu, où ſon bonheur alloit commencer, mais qu'il falloit profiter habilement de l'occaſion qui ſe préſentoit. Là-deſſus, il lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer entre le Sultan & le Vizir, & entre le Vizir & lui. Mon deſſein, ajouta-t-il, eſt de vous faire occuper au bain la place de Zeleïde. Selin n'a pas encore vû cette Eſclave; il ne connoît de vous que le nom; il ſera aiſé de lui faire

prendre le change. Vous passerez dans son esprit pour Zeleïde, vous jouirez de ses embrassemens sous ce nom ; mais gardez-vous de le détromper dans ces premiers momens, & souvenez-vous de bien soutenir votre rôle. Le reste me regarde ; vous pouvez vous en reposer sur moi ; je réponds de l'événement.

Tandis qu'Olinde se livroit aux transports de la plus vive joye, dans l'attente des plaisirs dont on la flattoit, Zeleïde se félicitoit en secret de sa bonne fortune, qui alloit mettre dans ses bras tout ce qu'elle adoroit. Mais que ces deux femmes envisageoient leur situation sous des faces différentes ! Olinde étoit une coquette qui ne cherchoit que le plaisir ; la tendre Zeleïde ne vouloit qu'être aimée.

L'une demandoit à plaire par vanité ; l'autre aſpiroit au même but par délicateſſe. Celle-là voyoit dans Selin un Empereur qu'elle ſongeoit à maîtriſer ; celle-ci ne trouvoit dans l'Empereur qu'un homme aimable, & elle bornoit ſes deſirs à lui être ſoumiſe. Leur caractére n'étoit pas moins oppoſé que leurs ſentimens. Zeleïde, naturellement ſérieuſe, n'avoit de ſon âge que les agrémens ; elle aimoit la ſolitude & la lecture, penſoit beaucoup, & parloit peu. Sa paſſion avoit répandu ſur ſon viſage un air de langueur, qui marquoit la ſituation de ſon ame. Le peu de ſoin qu'elle prenoit de ſe parer, auroit fait tort à ſa beauté, ſi elle avoit été moins belle. Mais Zeleïde ne perdoit rien à ſe négliger : elle en paroiſſoit plus touchante. Olinde avoit toutes les

graces de son séxe, & tous les défauts de son âge. La parure, le jeu, les plaisirs, l'envie de plaire l'occupoient toute entiere. Sa conversation étoit vive, enjouée, pleine de saillies. Elle n'aimoit point à s'ennuyer, & elle ennuyoit rarement. Au reste très-contente d'elle-même; peu disposée à rendre justice aux autres; jalouse, turbulente, capricieuse, & ne sçachant ni parler, ni se taire. Telles étoient ces deux femmes, qu'un Vizir & un Chef des Eunuques vouloient placer dans le lit Impérial.

Roxane fut bientôt instruite par ses Espions des desseins de Mustapha & de Muleï. Cette nouvelle la fit trembler. Elle craignit que les charmes de Zeleïde & d'Olinde n'effaçassent de l'esprit de Selin le souvenir de

Mirza, & que l'une ou l'autre de ces deux concurrentes ne l'emportât sur elle. Tout ce que la ruse & la politique peuvent fournir de ressources à une femme ambitieuse fut mis en œuvre par cet esprit artificieux. Elle alla trouver l'Empereur, pour tâcher de lui rendre Muleï & Mustapha suspects, & les deux Esclaves odieuses. Tantôt elle lui parloit en Sultane qui commande; tantôt en sujette qui supplie; un instant après, elle prenoit le ton d'une mere tendre qui s'épanche dans le sein de son fils. Elle passa des prieres aux larmes, des larmes aux reproches, des reproches aux caresses. Rien ne coûte à une femme qui veut persuader, & qui se croit offensée. Elle sçait rapprocher les extrêmes, & concilier les mouvemens les plus opposés de la passion. Selin s'ex-

cusa, mais il ne changea point de résolution. Il avoit donné sa parole : les Rois ne la violent jamais.

CHAPITRE IX.

Selin va trouver Olinde au bain. Cruelle situation du Vizir.

LORSQUE l'heure, que le Sultan avoit donnée pour le rendez-vous amoureux fut venuë, Muleï fit passer secrettement Mustapha dans le petit cabinet par un escalier dérobé, & en ferma la porte. Un instant après, Olinde arriva, accompagnée de deux Esclaves qui la mirent dans le bain. L'obscurité du lieu, où il n'y avoit ni fenêtre ni lumiere, & le silence que

gardoient ces trois femmes ne permirent pas au Vizir de les reconnoître. Après que l'Empereur fut entré, les deux Esclaves de la ſuite d'Olinde allumerent quelques bougies & ſe retirérent. Le Sultan ſe deshabilla à la hâte, & ſe plongea dans l'océan voluptueux, où Olinde l'attendoit. Se précipiter dans le bain, voler vers la belle Eſclave, la ſerrer dans ſes bras, & s'unir à elle par les liens les plus étroits, ne fut pour Selin que l'ouvrage d'un moment.

Jouir des embraſſemens d'une femme pleine de charmes, dont une parure incommode nous dérobe la moitié, c'eſt ne jouir qu'à demi; mais la poſſéder, & voir toutes les parties du corps que l'on poſſéde, les ſentir, les toucher, les preſſer, ſans l'embarras des voiles, ſans l'impor-

tunité des habits, c'est jouir pleinement, c'est associer tous les sens au plaisir que l'on goûte, c'est le multiplier. La molesse ne peut rien imaginer de plus délicieux.

Mustapha, tu vis les transports de ce couple fortuné. Si l'étonnement & la douleur te permettent de parler, dis-nous quelle en fut l'impétuosité, la variété & la durée. Que faisois-tu dans ces momens? Demeurois-tu immobile pendant la vivacité de cette action? Ah! la situation de Mustapha devoit être épouventable! Il voyoit le Sultan triompher dans les bras d'Olinde. Il voyoit cette Olinde, qu'il adoroit, prodiguer tous ses charmes au Sultan, & partager les plaisirs qu'elle lui donnoit. Chaque baiser, chaque faveur qu'elle lui laissoit

prendre, étoit un trait qui le déchiroit. Le moindre mouvement qu'ils faisoient, la plus légère agitation qu'il appercevoit dans l'eau, le jettoit dans des convulsions horribles. Cent fois il fut tenté d'interrompre leur joye par ses cris & par ses reproches; autant de fois il fut retenu par la crainte de se perdre. Il se persuadoit que Selin avoit été d'intelligence avec Muleï & avec Olinde, pour lui jouer un tour si cruel. Il maudissoit Selin, il détestoit Olinde, il auroit voulu exterminer Muleï, il auroit voulu s'anéantir lui-même. Cependant ces heureux Amans ne cessoient de recommencer leurs caresses, & de chercher des plaisirs nouveaux. La jalousie du Vizir redoubloit de moment en moment. Il écumoit de rage, il frémissoit de désespoir.

l'espoir. Enfin ne pouvant plus soutenir un spectacle si injurieux à son amour, il poussa avec tant de force la porte fatale qui le tenoit enfermé, qu'elle s'ouvrit avec violence. Une vieille Esclave, qui se trouva par hazard derriere cette porte, en fut renversée rudement par terre. Mustapha, étincelant de colere & grinçant des dents, sortit du cabinet sans être apperçu, & en ferma la porte. Bientôt les cris de la vieille attirérent plusieurs autres Esclaves autour d'elle. Le Vizir écarta avec fureur cette troupe foible & timide qui se jettoit devant lui pour l'arrêter, & courut cacher dans son Palais & sa honte & son supplice.

Là, après s'être abandonné aux réfléxions les plus désolantes, il s'échappa en invectives & en menaces contre le Sultan qui

l'avoit si cruellement outragé. Barbare, dit-il, croyant parler à lui-même, voilà comme tu récompenses le zéle d'un sujet respectueux! je te donne Zeleïde qui m'est chere; je me dépouille pour toi d'un bien qui m'étoit justement acquis; & pour prix de ma complaisance, tu me livres aux horreurs d'un supplice mille fois plus cruel que la mort. C'est peu de manquer à ta parole, par la plus noire des perfidies; c'est peu de me priver d'Olinde, que tu m'avois promise, tu la fais encore passer dans tes bras; tu me forces d'être le témoin de ton bonheur, afin de gouter le plaisir barbare de me désesperer. Pour comble de douleur, j'ai été moi-même le premier instrument de ma peine. Je me suis reposé sur la bonne foi de ce monstre infâme, le

rebut de la Terre, qui n'a de l'homme que la figure horriblement difforme. Ah Selin ! Ah Muleï ! que le Prophéte irrité vous rende tous les maux que je souffre !

Mustapha exhaloit ainsi sa douleur. Un jeune Esclave qu'il aimoit, s'étant approché pour le consoler, fut repoussé avec dédain. Il fit mettre aux fers une partie de ses Domestiques ; il fit traiter cruellement les autres ; il ordonna que son Serrail fût fermé ; il ôta à ses femmes, pendant quinze jours, la liberté de s'entretenir & de se promener, & il jura que durant tout ce tems il n'en approcheroit aucune. Ces terribles menaces jetterent la consternation dans tous les esprits. On ne connoissoit plus Mustapha. Cet homme dont le caractére étoit si doux & si

bienfaisant, ce Vizir qui n'avoit jamais été terrible qu'aux Ennemis de l'Etat, devint dans un moment cruel envers ses Esclaves, redoutable à ses amis, injuste pour ses maîtresses; tant l'amour outragé n'écoute que son ressentiment, & confond l'innocent avec le coupable!

Au milieu des agitations violentes, auxquelles le Vizir étoit en proye, il écrivit un billet à l'Empereur, qu'il lui fit porter par un Esclave fidelle. Ce billet étoit conçu en ces termes.

AU SULTAN.

J'appelle à ta justice des torts que m'a fait ton amour. Tu m'enleves Olinde, malgré la parole que tu m'avois donnée de me l'envoyer, sans en rien exiger qui pût allarmer ma tendresse; & tu

négliges Zeleïde, dont tu devois calmer le désespoir. Juge-toi toi-même; & vois s'il est de ta dignité de manquer à ta promesse, toi qui dois donner aux autres l'exemple de la tenir.

Cependant Zeleïde n'étoit pas plus tranquille dans le Serrail du Sultan, que Mustapha l'étoit dans le sien. L'heure du bain étoit passée, & elle n'avoit point reçu d'ordre de s'y rendre. Elle crut que le Vizir l'avoit trompée, ou que Selin la méprisoit. Que je suis malheureuse! disoit-elle. Tous les maux viennent m'assiéger à la fois. Destinée à la rigueur d'un esclavage éternel, assujettie au caprice de mes maîtres, brulée d'une flamme qui me dévore, je ne vis que pour être le jouet de l'amour & de la fortune. En passant sous les loix

de Selim, j'ai cru que l'amour adouciroit au moins les ennuis de ma solitude, & les horreurs de mon sort. Le Vizir m'en avoit flattée, mon coeur se le promettoit. Cependant Selim m'abandonne. Heureux & tranquille dans les bras de ses maîtresses, il ne s'informe pas si Zeleïde est aimable, ou bien si elle est tendre; peut-être même ignore-t-il qu'il est une Zeleïde. Que cette incertitude est accablante! Vivre, & être ignorée de ce qu'on aime, est un état pire que l'anéantissement. Mon cher Selin, ou donne-moi la mort, ou viens rassûrer ma tendresse.

Tandis que Zeleïde se plaignoit de l'indifférence du Sultan, & que Mustapha gémissoit de la malice de Muleï; Selin, qui ne sçavoit rien de tout ce qui s'étoit passé, redoubloit ses ten-

tres empressemens auprès d'Olinde, & Olinde lui rendoit avec usure toutes ses caresses. Ils n'avoient entendu ni le bruit de la porte que le Vizir avoit enfoncée, ni les cris de l'Esclave, ni le tumulte du Serrail. Uniquement occupés de leurs plaisirs, ils se croyoient seuls dans l'Univers; ils ne voyoient que leur bonheur, ils ne sentoient que leurs transports. Olinde, la séduisante Olinde sçavoit les varier sans cesse, & elle les assaisonnoit encore par ses agréables saillies. Selin ne pouvoit la quitter, elle ne pouvoit laisser partir Selin. Charmés l'un de l'autre, ils auroient voulu ne se séparer jamais. Enfin le Sultan demanda quartier. Il promit à l'aimable Esclave qu'il ne seroit pas longtems sans la revoir; & il se retira, ayant trouvé dans

Olinde tout ce qu'il falloit pour une maîtresse commode, & rien de ce qu'il exigeoit pour une Epouse.

CHAPITRE X.

La fourberie du Chef des Eunuques est découverte.

ON rendit à Selin, au sortit du bain, le billet du Vizir. Ce Prince lui fit dire par l'Esclave qui le lui avoit remis, de le venir trouver, & qu'il lui donneroit toute sorte de satisfaction. Selin, qui sçavoit de quelle importance il étoit de ménager un homme tel que Mustapha, ne crut pas qu'il fût au-dessous de sa grandeur d'avoir des éclaircissemens avec lui. Il ne comprit pas d'abord sur

quel fondement le Vizir lui reprochoit d'avoir manqué à sa parole. Mais quand il fit réfléxion au caractere enjoué & badin de l'Esclave qu'il venoit de quitter, & qu'il rappella dans son esprit le portrait que ce Ministre lui avoit fait de Zeleïde, il soupçonna qu'on avoit pû le tromper lui-même. Il fit appeller Muleï, & lui demanda le nom de l'Escave qu'il lui avoit amenée. Le Chef des Eunuques avoua que c'étoit Olinde. J'avois compté sur Zeleïde, dit le Sultan d'un ton sévere. Est-ce à moi que l'on doit donner le change? Je châtierai cette témérité. Muleï se prosternant à ses pieds ; je conjure ta sublime Hautesse, lui dit-il, de me pardonner une tromperie innocente. Tu avois marqué ce jour pour la plénitude de tes gra-

ces, & tu m'avois nommé Zeleïde. Soumis à tes ordres augustes, & toujours attentif à exécuter tes volontés, j'allai annoncer à Zeleïde le comble de sa gloire. Je la visitai moi-même avec une attention scrupuleuse, pour voir si cette victime étoit en état de t'être offerte. Le soin qu'elle prit de se dérober à mes yeux inquiets, pendant cet examen sévére, me la rendit suspecte, & redoubla ma curiosité. J'apperçus, malgré elle, quelques taches qui auroient souillé la pureté de tes regards. Je réservai Zeleïde pour un autre tems; & dans la nécessité de te donner une Esclave, j'ai choisi Olinde. Si j'avois trouvé dans ton Serrail une Beauté plus parfaite, je te l'aurois envoyée. Voilà tout mon crime. Si l'ardeur de te servir est digne de châti-

ment, je mérite qu'on me punisse. Il suffit, répondit le Sultan, d'un visage radouci; je te croyois plus coupable; ma clémence te fait grace.

Le Vizir arriva dans ce moment. La présence de Muleï ralluma la colere dans son sein. Il ne put cacher aux yeux de Selin la rougeur qui lui couvrit le front, à la vue de ce traître; & s'il n'eût été retenu par le respect qu'il devoit à son Souverain, il lui auroit arraché la vie.

Tu m'as accusé, dit le Sultan à Mustapha. Je n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à moi-même; cependant je veux bien me justifier de la perfidie que tu m'imputes. J'avois promis de t'envoyer Olinde, & de la traiter comme un frere traite sa sœur. Il est vrai que je l'ai reçue aujourd'hui dans

mes bras; mais je t'assûre que je ne la connoissois point, & que j'ai cru avoir à faire à Zeleïde. Le hazard nous a trompés tous les deux. Muleï, sans avoir intention de t'offenser, a donné innocemment à Olinde la place destinée à Zeleïde, qui n'étoit pas en état d'être approchée. On ne peut lui faire un crime d'un excès de zéle, & tu m'obligeras de ne point lui en sçavoir mauvais gré.

Le Vizir auroit eu bien des choses à répondre au Sultan contre la mauvaise foi de Muleï; mais il n'osa entrer trop avant dans cette matiere, de peur de lui faire soupçonner l'avanture du cabinet. Il sçavoit qu'il auroit payé de sa tête son imprudente curiosité. Les loix du Serrail défendent l'approche de ce lieu redoutable, sous peine de

la vie. Le Chef des Eunuques de son côté ne dit pas un seul mot ; il avoit à craindre le même châtiment que le Vizir, si on eût découvert qu'il avoit été d'intelligence avec lui. Ainsi ces deux hommes, qui se haïssoient souverainement, firent céder leur animosité à l'amour de la vie ; & ce puissant intérêt les réconcilia en apparence, sans leur ôter l'envie de se nuire. Il n'est pas rare de voir à la Cour des Princes des gens s'accabler mutuellement de caresses, & travailler en secret à se perdre.

L'obligeant Selin, pour consoler le Vizir de la perte d'Olinde, qu'il étoit bien-aise de garder, lui permit de demander tout ce qu'il souhaiteroit. Ne mets point de bornes à tes desirs, lui dit-il, je promets de n'en point mettre à ma libéralité.

Mustapha, l'ayant remercié de son offre, lui répondit qu'il se contenteroit d'Olinde, telle qu'elle étoit, s'il vouloit la lui céder. Je n'ai pas accoutumé, reprit le Sultan, de faire de pareils dons à mes amis. Comme j'exige d'eux une entiere reconnoissance, je veux que le bienfait soit entier. Laisse-moi Olinde; elle m'est nécéssaire. Je payerai ce sacrifice par tout ce qui peut flatter ton ambition. Le refus que tu fais de cette Esclave, dit Mustapha, me fait sentir la grandeur de sa perte. Il faut qu'elle aît bien des charmes, puisque tu la mets à si haut prix. Oui, répliqua Selim, Olinde a des graces peu communes; mais ce qui me plaît en elle, c'est l'art infini qu'elle posséde de les faire valoir; cet art plus séduisant encore que la

beauté. Ah ! si tu l'avois vue sous les différens aspects sous lesquels elle s'est montrée successivement à mes regards; si tu avois vû toutes les formes que son amour ingénieux lui a fait prendre, tu me pardonnerois.... à ces dernieres paroles, Muleii pâlit, le Vizir changea de couleur; il se rappella tout ce qu'il avoit souffert dans le funeste cabinet. La violence qu'il se fit pour cacher son désordre, le décela encore mieux. Il bégaya quelques mots qui n'avoient point de suite, & il quitta Selin, en lui faisant entendre, comme il put, qu'il étoit le maître de son sort.

Le Sultan attribua le trouble de Mustapha au regret qu'il avoit de céder Olinde; & sans en chercher la véritable cause, il crut que le temps & ses bien-

fais lui en feroient perdre le
ſouvenir : comme s'il y avoit
quelque choſe au monde qui pût
dédommager de la perte de ce
qu'on aime.

Les jours du jeune Sultan couloient dans une joye inaltérable. Tout ce que la fortune à de plus brillant, tout ce que l'amour a de plus flatteur combloit ſes eſpérances. Il ne voyoit que grandeurs, il ne reſpiroit que voluptés. Maître d'un puiſſant Empire, dont la durée doit égaler celle du Soleil, heureux poſſeſſeur de mille jeunes Beautés qui n'étoient faites que pour lui, le Ciel lui promettoit encore pour épouſe la plus pure & la plus parfaite de toutes les femmes. ſon cœur ſoupiroit ſans ceſſe en ſecret après ces momens fortunés qui devoient la livrer entre ſes mains. Ni l'enyvrement des

plaiſirs, ni le tumulte des paſſions, ni la fougue de la jeuneſſe n'effaçoient point cette idée charmante. Elle l'accompagnoit ſur le Trône; elle le rempliſſoit au milieu des ſoins attachés à l'Empire; elle le ſuivoit juſques dans les bras de ſes maîtreſſes: mais les temps n'étoient pas encore accomplis.



CHAPITRE XI.

Histoire d'Olinde.

DANS l'attente de cet agréable avenir, Selin ne négligeoit pas le présent ; il en connoissoit trop le prix. Suivant l'arrangement qu'il avoit établi, Zeleïde devoit avoir son tour après Olinde ; mais l'indisposition prétenduë de cette Esclave reculoit le moment de son bonheur. Selin prit son parti ; il retourna à Olinde. Flatté des empressemens du Sultan, elle n'oublia rien de ce qui étoit nécessaire pour le bien convaincre de sa reconnoissance. Elle s'y prit si habilement, que Selin lui trouva plus de graces & plus

d'esprit encore que la premiere fois. Elle épuisa dans cette occasion toutes les ressources de la coquetterie. Après qu'elle l'eut mis, à force de caresses, hors d'état de lui en donner de nouvelles, elle lui proposa de l'amuser par le récit de ses avantures. Selin, qui ne pouvoit mieux faire, consentit à l'entendre. Elle s'assit auprès de lui, prit une de ses mains dans les siennes, le baisa & commença de la sorte.

Je suis née à Bruxelles d'une famille assez distinguée. Mon pere y jouissoit d'un bien considérable, & il songea à se marier. Il épousa par inclination une Demoiselle de la Province, dont le rang étoit assorti au sien ; mais qui ne lui apporta pour dot qu'une grande passion pour le jeu, & un goût pour la

dépense, qui alloit jusqu'à l'excès. C'est de ce mariage que je suis née. En moins de trois ans, ma mere joua tant & si malheureusement, qu'elle ruina son mari. La vie unie & obscure qu'elle étoit obligée de mener, ne s'accommodant point à son caractére, la jetta dans un état de langueur qui abrégea ses jours. Elle mourut six mois après qu'elle n'eut plus rien à perdre. Mon pere, ayant vendu le peu d'effets qui lui étoient restés, passa dans le Levant, & m'emmena avec lui. Il espéroit que le commerce répareroit ses pertes; il ne se trompa point. Quelques années après, il se trouva presque aussi opulent qu'il l'étoit avant son mariage.

Il étoit en correspondance avec un François, établi à Nantes, nommé Blainville, que le

négoce & ſon induſtrie avoient enrichi. Ce François avoit un fils, qu'il faiſoit élever à Paris avec beaucoup de dépenſe, auſſi en avoit-il profité. C'étoit bien le jeune homme le plus étourdi de ſa Nation. Sa pétulance n'avoit point de bornes, & ſa fatuité déſeſpéroit tous ſes Camarades. Il ſe croyoit adoré de toutes les femmes, & pour faire ſentir que leur goût n'étoit point déplacé, il s'adoroit lui-même autant qu'il étoit poſſible. Ses amis le trouvoient d'un commerce fort commode ; joüeur, débauché, épouſant les querelles de tout le monde, prêtant & empruntant de toutes mains, & ne payant jamais. Du reſte, c'étoit un aſſez joli garçon. Nos peres ſe mirent en tête de nous marier. Mon futur Epoux, ſous la conduite d'un de ſes parens,

vint me chercher au grand Caire, où j'étois. Notre mariage fut arrêté ; mais comme j'étois encore fort jeune, on jugea à propos de le différer. Mon étourdi débuta par faire cent extravagances qui me déplurent. Je remarquai qu'il en usoit avec moi fort cavalierement. Il se figuroit que je devois faire les avances, & que j'étois trop heureuse qu'il me permît de le rechercher. J'avois alors peu d'expérience ; mais j'étois fille, & j'avois de la vanité. Je songeai à l'humilier, & j'en vins à bout. D'abord je lui rendis quelques petits soins ; j'affectai un air tendre, je le regardai d'un oeil passionné ; je laissai échapper des soupirs. Je pouvois sans conséquence hazarder tout cela, sous les yeux d'un Pere, & vis-à-vis de quelqu'un qui devoit être

mon Mari. Je m'apperçus que le fier Breton s'humanisoit ; car enfin un homme n'est pas un marbre insensible, & il faut bien qu'il se rende tôt ou tard.

Quand je vis que Blainville en tenoit, je changeai de conduite. Je feignis d'aimer un jeune homme fort aimable, à-peu-près de même âge que lui, qui venoit nous voir assez souvent, & qui avoit quelque goût pour moi. Je le priai, en présence de son Rival, de redoubler ses visites. Wanderne demandoit pas mieux ; il me le promit, & il tint parole. La jalousie de Blainville se réveilla ; il ne voyoit Wander qu'avec chagrin, & c'est ce que je demandois. Vous ne sçauriez vous imaginer les tours affreux que je jouois au pauvre Breton. J'avois toujours quelque chose d'obligeant à dire à son Rival ;

& à lui de désagréable. Je le voyois dépérir à vuë d'œil, & je triomphois. Jamais Coquette ne soutint mieux son rôle. Je tournois la tête à Blainville ; je persuadois à Wander qu'il étoit heureux, & ils étoient tous les deux en même tems la dupe de ma dissimulation. Comme Blainville n'étoit pas endurant, il voulut se vanger sur son Rival des mépris que j'affectois pour lui. Je devinai son dessein, & je le menaçai de toute ma haine, s'il s'avisoit de pousser cette affaire. Quoique mes sentimens pour l'un & pour l'autre ne fussent qu'indifférens, je voulois éviter l'éclat, & j'avois un Pere à ménager. Je trouvois cependant une secrette joye dans le dépit de Blainville. Je voyois avec plaisir que ce jeune François, qui quelques jours auparavant

vant m'honoroit à peine de ſon attention, étoit ſur le point de ſe couper la gorge pour moi.

Selin dit à Olinde, en l'interrompant ; c'eſt donc un uſage établi parmi vous de ſe diſputer le cœur d'une maîtreſſe à la pointe de l'épée ? Oui, Seigneur, répondit Olinde. Il faut, reprit le Sultan, que les femmes ſoient bien rares, ou bien aimées dans ce Pays-là, puiſqu'on les achete ſi cher ? Point du tout, repliqua Olinde. On expoſe ſa vie pour une femme qu'on eſt réſolu de quitter deux jours après. Cela ne laiſſe pas d'avoir ſon utilité. Une diſpute de cette nature fait du bruit. Celle pour qui on a voulu ſe tuer, excite la curioſité des hommes, & on la recherche ; ceux qui ſe ſont battus paſſent pour braves, & on ſe les arrache. Vous voyez que tout le

monde y gagne. C'est-à-dire, ajouta le Sultan, qu'il faut nécessairement en France se faire estropier, pour être à la mode, ou pour y mettre les autres ? vous pouvez continuer.

Blainville étoit un autre homme, & je jouissois du plaisir de l'avoir rendu aimable. Je m'applaudissois de mon ouvrage, lorsqu'un événement imprévu me sépara de Wander, de Blainville & de mon pere. On avoit ordonné dans toutes les Villes de votre Empire des réjouissances publiques, à l'occasion de votre convalescence. La joye étoit générale. Il n'y eut pas jusqu'aux Etrangers qui ne prissent part à ce grand évènement. Moi-même, par un mouvement secret de mon coeur qui me parloit déja pour vous, je m'y sentis interessée. Ce n'est

pas que j'eusse la vanité de penser alors que je pourrois un jour vous appartenir ; mais j'avois entendu dire que le Prince étoit aimable, qu'il étoit adoré, & qu'il sçavoit aimer ; c'en étoit assez pour me le rendre cher, même sans le connoître.

Le bruit d'une fête superbe qu'on préparoit à Constantinople, se répandit bientôt au Caire. Un grand nombre d'Habitans, attirés par la nouveauté & la magnificence de ce spectacle, y accourut. Blainville & son parent proposérent à mon pere de m'y conduire. Mon pere, que son âge & ses infirmités empêchoient de nous accompagner, fit d'abord quelque difficulté. Enfin il se laissa persuader ; & m'ayant recommandée aux deux François & à une vieille Gouvernante, qui m'étoit

ſort attachée, il m'embraſſa, & nous fîmes voile pour Conſtantinople. Un vent contraire, qui s'éleva quelques heures après notre départ, nous écarta de la route que nous devions tenir. La nuit qui ſurvint, & la tempête achevérent de nous égarer. Le lendemain à la pointe du jour, le vent s'étant appaiſé, une fregate Algérienne fondit ſur nous à pleines voiles. Notre Capitaine reconnut que c'étoit des Corſaires. Il ſe mit en devoir de ſe défendre, & de leur vendre chérement ſa vie. Mais ſes Officiers lui ayant repréſenté qu'il manquoit d'armes, de poudre & d'hommes, qu'il les expoſoit par une réſiſtance inutile à les faire tous hacher en piéces, il fut obligé de ſe rendre. Je dormois profondément, tandis qu'on chargeoit de chaî-

nes Blainville, son Parent, ma Gouvernante & le reste de l'Equipage. Le bruit qui se faisoit autour de moi m'éveilla. Je ne fus pas peu étonnée de me voir au milieu d'une troupe d'hommes armés, dont l'habit & la figure m'étoient inconnus. Je les trouvai tous si laids, que je me couvris le visage avec les mains pour ne pas les voir. J'étois dans cette posture, quand je me sentis presser tout-à-coup fort étroitement. Je tournai la tête & ayant jetté les yeux sur celui qui me tenoit embarrassée, je fis un grand cri en le voyant. Dans ma frayeur, je le pris pour une bête farouche, qui approchoit un peu de l'homme. Cette ressemblance, qui étoit horriblement défigurée en lui, le rendoit encore plus difforme. Enfin cette espéce d'homme,

qui me fit tant de peur, étoit Muleï lui-même, qui depuis, par je ne ſçai quelle avanture, eſt devenu Chef des Eunuques & Maître de votre Serrail.

Quoi, dit le Sultan, avec un mouvement de colere & de jalouſie dont il ne fut pas le maître, Muleï a eu l'audace de porter avant moi ſes mains ſur vous! Seigneur, répondit Olinde, donnez-vous patience; vous ſçaurez tout. Tirez-moi vîte de l'inquiétude où je ſuis, reprit Selin, & dites-moi ſi ce traître vous a fait quelque outrage? C'étoit bien ſon deſſein, repliqua Olinde, mais une avanture ſinguliere y mit bon ordre, comme vous allez voir.



CHAPITRE XII.

Suite de l'Histoire d'Olinde.

NOUS n'étions pas éloignés de la Terre lorsque Muleï se rendit maître de notre Bâtiment. Après avoir donné quelques ordres à ses gens touchant les prisonniers qu'il venoit de faire, il passa dans un esquif, & m'ordonna de le suivre. Je lui demandai ce qu'étoit devenuë ma Gouvernante ; & je lui dis si résolument que je n'irois point sans elle où il vouloit me mener, qu'il se détermina à me la rendre. Nous descendîmes tous les trois sur le rivage , & Muleï , qui avoit des desseins dont je ne m'apperçus pas d'abord , nous

conduisit auprès d'une caverne, au milieu de rochers affreux, environnés d'arbres touffus. Le Corsaire s'étant assis, me prit par la main, & m'obligea de me placer à ses côtés. Comme il vit que ces façons ne me plaisoient guères, & que j'étois toute tremblante dans ses bras, il essaya de me rassurer par un discours si mal arrangé, qu'il gâta tout. Il l'accompagna d'un regard qui me glaça le sang. Pour me faire mieux sa cour, il s'avisa de me sourire; cette expression de la joye & du plaisir, qui sied si bien à tout le monde, le rendit effroyable. Il ne lui manquoit plus que de soupirer; il le fit, mais si désagréablement, qu'il acheva de ruiner ses affaires dans mon esprit; je serois morte plutôt que de consentir aux caresses d'un pareil

monſtre. Cependant il ſe mettoit en devoir de m'arracher de vive force ce qu'il voyoit bien qu'il n'obtiendroit jamais autrement, & j'allois être ſa victime, lorſqu'un bruit que nous entendîmes autour de nous me ſauva de ſes mains. Nous apperçûmes au milieu des arbres & des rochers qui nous entouroient un gros animal, qui reſſembloit aſſez à un ſanglier, & qui ſentant ſa proye s'avançoit de notre côté. Muleï ſe leva, tira ſon ſabre, & marcha vers lui avec une contenance aſſurée. Lorſqu'il l'eut joint, il lui déchargea ſur la tête un coup terrible. L'animal ſe jetta avec furie ſur Muleï, & l'auroit renverſé s'il ne ſe fût détourné adroitement. Bientôt après, le combat recommença; il fut ſanglant & opiniâtre.

Nous vîmes ces deux bêtes féroces longtems aux prises, & faire tous leurs efforts pour s'entre-tuer. Dans l'appréhension où j'étois d'être la proye de l'une ou de l'autre, je souhaitois qu'elles périssent toutes les deux. Enfin Muleï & l'animal tomberent à la renverse. Nous nous aprochâmes en tremblant ma Gouvernante & moi, croyant qu'ils étoient morts. L'animal, couvert de blessures, se débattoit foiblement; Muleï, nageant dans son sang, se rouloit sur la poussiere, & poussoit des hurlemens avec des contorsions effroïables. Nous le relevâmes, & l'ayant assis au pied d'un arbre, nous lui demandâmes s'il se croyoit dangereusement blessé. Le pauvre malheureux ne put nous répondre, mais ayant ouvert sa veste pardevant, il nous montra la

plus cruelle playe qu'on puiſſe s'imaginer. L'animal l'avoit ſi maltraité, & m'avoit ſi bien ſervie, que je n'avois plus rien à craindre des violences de mon Raviſſeur.

Ah! je reſpire, s'écria Selin! les entrepriſes de Muleï me donnoient d'étranges inquiétudes. j'appréhendois que ce traître n'eût pris les devants, & que je n'euſſe recueilli que les reſtes d'un Corſaire. Me voila tranquile ſur cet article. Pourſuivez.

Ma vieille Gouvernante, continua Olinde, ne put retenir ſes larmes à la vue d'un ſi pitoyable ſpectacle. Moi, de mon côté, je fis ſemblant d'être fort affligée, mais je riois au fond du cœur d'une avanture qui me mettoit en ſûreté. Je courus au rivage pour apprendre aux compagnons de Muleï, qui nous

attendoient, ce qui étoit arrivé à leur Chef. Ils volérent à son secours, & l'emportérent demi mort sur sa fregate. La nature de sa blessure, & une fiévre violente, causée par l'agitation & la perte du sang, firent craindre quelque temps pour sa vie. On pansa sa playe, & par la vertu d'un baume merveilleux qu'un Arabe lui donna, on lui rendit en peu de jours la santé, mais on ne put lui rendre ce qu'il avoit perdu. Cependant Muleï ne me laissoit pas un instant à moi-même. Il vouloit que je fusse toujours à ses côtés; il observoit toutes mes démarches, & jusqu'au mouvement de mes yeux. Limpuissance de satisfaire sa passion, sembloit en avoir accru la violence; & sa jalousie, ce cruel supplice des Amans, ne me laissoit pas mê-

me la liberté de respirer. La vigilance de mon Argus me fut utile; elle écartoit loin de moi tous ceux qui auroient pu me faire courir les risques que j'avois courus avec Muleï.

Je n'avois point vu Blainville depuis le moment que j'avois été jettée dans les fers. L'incertitude de son sort ne me permettoit pas d'être tout-à-fait tranquille. Je n'osois m'informer de l'état où il se trouvoit, encore moins demander la permission de le voir. L'intérêt que je prenois à sa situation, & l'inquiétude où j'étois, me firent presque soupçonner qu'il ne m'étoit pas indifférent.

Lorsque Muleï se crut entierement guéri, il se remit en mer, & recommença ses pirateries. Un jour il découvrit un Vaisseau que le mauvais tems obligeoit

de relâcher à une côte voisine. Comme le vent nous favorisoit, nous fîmes force de voiles, le joignîmes & déchargeâmes sur lui une bordée de canons. Les Gens de ce Vaisseau étoient aussi des Corsaires, qui ne vivoient que de pillages, & qui n'étoient pas moins affamés de butin que Muleï. Ils se défendirent courageusement, & après s'être longtems battus avec un avantage presque égal, ils en vinrent à l'abordage. Alors les choses changérent de face. Les ennemis, qui étoient en plus grand nombre, se jettent dans notre bâtiment, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & font un grand carnage. Muleï combattoit avec une valeur surprenante; mais voyant que les siens étoient ou massacrés, ou faits prisonniers, il entra dans la chambre où il

m'avoit enfermée avec ma Gouvernante, & roulant des yeux enflammés de colere & de jalousie, il tenoit le sabre levé pour me frapper, lorsque le Chef des Ennemis, qui l'avoit suivi, le renversa d'un coup de massuë, & le chargea de fers. Le malheur de Muleï & sa chûte terminérent le combat. Les Ennemis emportérent dans leur vaisseau tout l'argent & les provisions qu'ils trouvérent, avec les Prisonniers, & mirent le feu à notre Navire.

Je crus qu'en changeant de maître, ma fortune changeroit; & en effet elle fut bien différente. Zerbet, à qui j'étois tombée en partage, n'aimoit que l'argent; & la beauté, qui exerce un pouvoir si absolu sur les hommes, n'avoit que de foibles charmes pour lui. Il m'amena à Reg-

gio sa patrie, dans le dessein de me vendre à quelque riche Marchand. J'étois trop jeune pour sentir mon état, & trop enjouée pour m'en affliger. Peut-être la présence de Blainville, que le hazard avoit associé à mon infortune, & qui portoit les mêmes fers que moi, contribua à les rendre plus légers. Zerbet, avant de nous conduire au marché des Esclaves, nous présenta à sa femme & à sa fille unique, qu'il aimoit tendrement. Elle étoit de même âge que moi. Cet âge, surtout dans les personnes de mon séxe, est naturellement sensible. La jeune Palmire m'embrassa en pleurant. Elle se jetta aux genoux de son pere, & le pria avec tant d'instance de ne point me vendre, qu'elle obtint de Zerbet que je demeurerois dans leur maison avec ma Gouver-

nante. Il fut plus difficile de le faire consentir à nous laisser Blainville & son parent ; mais enfin il voulut bien les accorder à mes priéres, aux importunités de sa fille, & aux pressantes sollicitations de sa femme, à condition qu'ils cultiveroient son jardin. Blainville, pour ne pas me quitter, se soumit à tout ; & je lui sçus bon gré de se faire Jardinier pour l'amour de moi.

Vous verrez, dit le Sultan, que ce Jardinier me jouera quelque mauvais tour. Avouez-le de bonne-foi : Blainville fut aussi entreprenant que Muleï, & il n'éprouva pas le même sort. Rassurez-vous, Seigneur, répondit Olinde. Ce François, qui vous allarme tant, ne fut pas plus heureux que le Chef des Eunuques, quoiqu'il n'ait pas essuyé la même disgrace. Oh ! c'est ce

que je ne ſçaurois croire, reprit Selin; vous voudriez me perſuader que le Ciel s'eſt épuiſé en miracles pour moi. Vous vous imaginez donc, repliqua Olinde, qu'à moins d'un prodige, une femme ne ſçauroit être fidelle à ſon devoir? J'ai appris, continua le Sultan, qu'en France & dans tous les pays où les femmes ſont livrées à elles-mêmes, elles ne manquent pas, ſoit par goût, ſoit par foibleſſe, de faire uſage de cette liberté. En ce cas, pourſuivit Olinde, c'eſt la faute des hommes ſi nous ſuccombons. Pourquoi nous attaquent-ils? N'y a-t-il pas de la cruauté à combattre un ennemi qui n'eſt pas en état de ſe défendre? Mais où en ſeroient-ils ſi nous oſions leur réſiſter? Les hommes ſont bien injuſtes, de nous reprocher une foibleſſe qui

fait leur bonheur ; & nous sommes bien malheureuses, de perdre leur estime en travaillant à leur félicité ! Représentez-vous un pays, où toutes les femmes se donneroient le mot de s'armer d'une rigueur infléxible contre les hommes : que deviendroient-ils ? Entourés de mille chagrins, accablés sous le poids des affaires, condamnés à des travaux pénibles qui les soutiendroit dans leurs disgraces ? Qui les réléveroit de leur abbattement ? Qui leur feroit oublier l'embarras de l'infortune ? Qui rameneroit la sérénité sur leur front ? Ne regarderoient-ils pas la vie comme un fardeau insupportable, comme un présent du Ciel qui leur auroit été donné dans sa colere ? L'ami le plus tendre & le plus ingénieux a-t-il une seule de ces ressources que l'Amour fait ima-

giner à l'amante la plus ordinaire ? Il n'y a que nos complaisances qui adouciſſent l'amertume attachée à la condition humaine. Quelle douleur aſſez profonde ne diſparoît pas, ou n'eſt pas ſuſpenduë par la douceur de deux beaux yeux ? Nous ſommes le remède à tous vos maux, & la ſource de tous vos biens. Nous n'embelliſſons pas ſeulement la terre que vous habitez, nous la rendons encore délicieuſe ; nous la réchauffons par nos regards ; nous l'animons par notre préſence. Nos fautes mêmes vous deviennent utiles ; & vous nous en puniſſez ! Puiſque vous en partagez le fruit, partagez-en la honte, ou ceſſez de nous les reprocher. Les femmes ſont coquettes, dites-vous : (je m'adreſſe aux hommes de nos climats, qui tiennent ce langa-

ge,) mais c'eſt vous, ingrats, qui les forcez à l'être; c'eſt vous qui leur donnez le dangereux exemple du changement; c'eſt vous qui par vos caprices, vos hauteurs & vos mépris aliénez nos cœurs, & nous contraignez à les mieux placer. L'Amour, cette chaîne des ames, l'hymen, cette innocente volupté que les Loix autoriſent & commandent, ne deviennent-ils pas entre vos mains l'inſtrument de notre ſupplice? En cherchant un époux, nous cherchons à nous faire un appui, un ami, un protecteur, & nous ne rencontrons le plus ſouvent qu'un Maître dédaigneux, qu'un Tyran barbare qui veut nous aſſujettir à ſes bizarreries. Comment voulez-vous que nous lui conſervions la foi que nous lui avons promiſe? Sommes-nous faites pour gémir

dans une ſervitude ſi humiliante ? Devenez plus aimables, & nous ſerons plus fidelles. Après tout, Seigneur, vous n'êtes pas compris dans la claſſe de ces hommes injuſtes dont je viens de parler. L'empire que vous exercez ſur nous n'a rien de gênant. Nous recevons ſans contrainte le joug aimable que vous nous impoſez ; & pour vous faire aimer vous n'avez beſoin que de vous-même. Il n'y a point de femme qui dans la liberté de choiſir, n'aimât mieux être eſclave dans le Serrail avec vous, que libre avec tout autre dans nos climats. Je commence à croire, ajouta le Sultan, que les hommes dont vous vous plaignez peuvent avoir tort à certains égards ; mais vous devez convenir qu'ils n'ont pas lieu de ſe louer de certaines femmes

qui font bonne mine au premier venu, & qui sacrifient la tendre fidélité d'un Amant au plaisir de changer. Pour celles-là, répondit Olinde, je vous les abandonne ; & je vous déclare qu'elles sont autant décriées parmi nous ; que vous les jugez dignes de vos mépris.

Fin de la premiere Partie.

LA BAGUETTE MYSTERIEUSE, OU ABIZAI.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,

Et se trouve à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.



LA BAGUETTE MYSTERIEUSE, OU ABIZAI.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de l'hiſtoire d'Olinde.



NOus vêcûmes d'abord en aſſez bonne intelligence Palmire, Blainville & moi ; & je ne pouvois me plaindre de mon ſort. Zerbet me traitoit comme ſa fille ; Palmire m'aimoit comme une

sœur, & Blainville, qui avoit la liberté de me voir tous les jours, étoit devenu si raisonnable & si tendre, que je ne lui trouvois presque plus de défauts. L'Amour gâta tout : Palmire se laissa surprendre à ses charmes, & conçut pour le jeune François la passion la plus violente. Un jour elle se promenoit dans le jardin, où Blainville étoit occupé à cultiver quelques fleurs que son Maître lui avoit recommandées. Elle s'approcha de lui, & profitant de l'occasion, elle l'entretint longtems, & lui découvrit l'état de son cœur. Blainville, qui n'aimoit que moi, fit semblant de ne point l'entendre; & ne lui répondit que par quelques galanteries vagues, dont Palmire ne se contenta pas. Elle le pressa de s'expliquer plus clairement, en lui faisant com-

prendre qu'il y alloit de sa vie à la refuser. Le jeune François lui dit assez froidement qu'il la respectoit trop pour flatter une passion que son pere n'approuveroit pas, & la pria de ne rien exiger de lui, qui pût être contraire au repos de tous les deux. Il lui représenta qu'elle étoit assez aimable & assez riche pour trouver un cœur qui seroit plus digne d'elle ; que sa qualité d'Esclave l'empêchoit de prétendre à l'honneur qu'elle lui présentoit ; & qu'elle fît réfléxion aux suites funestes qu'un pareil engagement entraîneroit après soi.

Palmire étoit trop amoureuse pour se rendre à ces raisons. Elle redoubla ses soins auprès de Blainville, elle l'accabla de caresses ; mais Blainville persévéra dans son insensibilité. La tendre Palmire ne se rebuta point.

Comme l'amour se plaît à se flatter, elle crut que sa constance & le tems la rendroient quelque jour heureuse. Elle ignoroit encore l'amour que Blainville avoit pour moi ; & tant que cette passion lui fut cachée, l'espérance la soutint ; & notre repos ne fut point troublé. Mais les yeux d'une amante ne sont pas longtems abusés. Le tems étoit venu, où le secret qu'on lui déroboit avec soin, éclata.

Le hazard m'avoit conduite dans le jardin de Zerbet, au pied d'une fontaine, entourée d'un bois épais ; l'amour y amena Blainville. Il se jetta à mes pieds, les arrosa de ses larmes, & me dit tout ce que l'amant le plus passionné peut imaginer de plus tendre & de plus pressant, pour persuader l'objet qu'il aime. Palmire, qui avoit suivi Blainvil-

le, entendit tous ses discours ; & s'étant montrée dans le moment qu'il étoit à mes genoux, elle éclata en reproches contre lui, & en menaces contre moi. Nous essayâmes envain de l'appaiser ; son amour se changea en fureur ; elle nous quitta enflammée de dépit, de jalousie & de colére. Blainville & moi, consternés de cette avanture, demeurâmes longtemps dans le silence, sans songer aux mesures que nous devions prendre, pour éviter ou pour calmer le ressentiment de nos maîtres. Nous étions encore comme ensevelis dans cette profonde létargie, lorsque deux Esclaves vinrent se saisir de Blainville, & le traînerent dans un cachot. Deux autres Esclaves me conduisirent dans une chambre, où je demeurai enfermée jusqu'au len-

demain, ſans voir perſonne. Le troiſiéme jour, Zerbet & ſa fille entrérent dans ma priſon, & m'accablérent d'outrages. Palmire, plus furieuſe que ſon pere, alla juſqu'à porter ſes mains ſur moi, & à me maltraiter. J'endurai tout cela aſſez impatiemment; mais je vis bien que je n'avois pas de meilleur parti à prendre que de me contraindre. Quelque tems après, Palmire vint m'annoncer avec une joye barbare que je ne verrois plus Blainville, ſon parent ni ma Gouvernante, & qu'ils avoient été vendus à des Marchands Etrangers; elle ajouta que je pouvois me préparer à un ſemblable traitement. On me tint parole. Je fus conduite le même jour au Marché public, & expoſée en vente. Un Marchand Turc, qui avoit ordre de Soliman votre pere, de peupler ſon Serrail,

m'acheta, & me fit embarquer pour Conſtantinople. Il me préſenta au Chef des Eunuques ; jugez, Seigneur, de ſon embarras & du mien. S'il fut étonné de retrouver en moi cette même Olinde qu'il avoit autrefois aimée, je ne fus pas moins ſurpriſe de revoir ce Muleï, à qui le deſir de me plaire avoit coûté ſi cher.

On ne ſçait point ſi ce long récit n'ennuya pas le Sultan ; mais on aſſûre qu'il l'écouta comme un homme, qui n'ayant rien à faire, pouvoit fort bien perdre ſon tems à l'entendre. Olinde le remercia de ſa complaiſance ; & pour le dédommager, elle lui prodigua à propos quelques careſſes, qui valoient mieux que ſon hiſtoire. Comme elle s'apperçut que Selin alloit la quitter, elle ajouta : que le Ciel

ne l'avoit ſauvée de tant de périls, que pour en faire une épouſe ſelon ſon cœur ; & que ſi ſa bonté la réſervoit à ce rang ſublime, elle recevroit cet honneur avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qu'il pouvoit exiger. L'Empereur, ſans lui donner de parole poſitive, l'aſſûra qu'elle auroit toujours part à ſes bonnes graces, & qu'il lui feroit ſçavoir ſes ordres, lorſqu'il en ſeroit tems.

Selin, yvre d'amour & de voluptés, chercha d'autres divertiſſemens. Il aimoit la chaſſe, & s'y exerçoit quelquefois. C'eſt l'amuſement des Héros pendant la paix. Comme ils ne peuvent pas toujours combattre & vaincre des hommes, ils déclarent une guerre innocente aux Animaux ; & ce noble exercice entretient dans leur ame cette ar-

deur magnanime, cette fière intrépidité qu'ils portent dans les combats.

Le Sultan ordonna une partie de chasse, où le Vizir Mustapha, l'Aga des Janissaires & les principaux Officiers de sa Cour furent invités. Cette partie dura huit jours. Selin eut pour le Vizir des attentions singulieres; on eût dit que la fête n'étoit que pour lui. Ce Ministre fut si sensible aux distinctions flatteuses dont le Sultan l'honora, qu'il perdit le souvenir des chagrins qu'il venoit d'essuyer, & qu'il s'attacha plus que jamais à sa personne: tant il en coûte peu à un Prince habile de se conserver le cœur de ses Sujets, & de ramener ceux que la nécessité, ou la fatalité des événemens avoient aliénés! Au retour de la chasse, Selin eut en particulier

une longue converſation avec Muſtapha, où il affecta de lui marquer beaucoup de confiance. Il lui témoigna qu'il étoit content de la ſageſſe de ſon adminiſtration, & il l'exhorta de continuer à donner ſes ſoins aux affaires de l'Etat. Après avoir agité avec ſon Vizir les matiéres les plus importantes qui concernoient la grandeur de l'Empire & le deſtin des Peuples, il lui confia les ſecrets particuliers de ſon cœur. Il lui parla de Zeleïde, lui témoigna un grand deſir de la voir, & lui promit d'avoir tous les égards poſſibles pour une perſonne aux intérêts de laquelle il prenoit part.

Cependant Zeleïde ne pouvoit ſe conſoler de ſe voir abandonnée. Que ſont devenuës, diſoit-elle, les promeſſes dont le Vizir me flattoit! Quel fruit ai-

je encore retiré des tendres impatiences du Sultan! hélas! on m'a abusée. On s'est fait un plaisir barbare de nourrir dans mon sein le feu qui me brûle. On a voulu me repaître d'un espoir chimérique. Le Sultan toujours tendre n'est insensible que pour moi. Qu'ai-je fait aux Dieux qui me traitent si cruellement!

CHAPITRE II.

Le Sultan donne un rendez-vous amoureux à Zeleïde dans le bosquet de Diane.

TANDIS que Zeleïde s'entretenoit dans ces pensées affligeantes, elle reçut ordre de Selin de se rendre, à l'heure du Soleilcouchant, dans le bosquet

de Diane, sous le berceau. L'Esclave, que l'Empereur avoit chargé de cette commission, lui remit de sa part son portrait enrichi de pierreries. Ceux qui sçavent aimer comprendront aisément quels furent les transports de Zeleïde à cette agréable nouvelle. Elle voyoit un Amant adoré la rechercher avec empressement, dans le tems qu'elle croyoit en être dédaignée. Une joye secrette, mêlée d'une tendre inquiétude, succéda à sa douleur amere. Elle baisa mille fois l'image de ce Prince aimable. C'est donc toi, cher Selin, dit-elle ; c'est toi dont je me plaignois ! Que j'étois injuste de douter de ta tendresse ! Pouvois-je en recevoir des preuves plus certaines que celles que tu m'en donnes ! Oui, tu m'aimes ; & j'ai trop d'intérêt à le souhaiter

pour ne pas le croire. Je conserverai toujours chérement ce gage précieux. Mais qu'avois-je besoin de ton portrait ! L'amour t'a gravé dans mon cœur avec des traits de flamme ; que ni le tems ni la mort n'effaceront jamais.

Zeleïde passa tout le jour à s'occuper de l'idée du Sultan. Elle n'eut pas recours, comme ses Rivales, à l'artifice & à la parure. Zeleïde n'en avoit pas besoin ; & elle ne vouloit devoir son bonheur qu'à son amour.

Le Soleil commençoit à précipiter ses feux dans les vastes abîmes de l'Océan, lorsque Zeleïde se rendit sous le berceau, suivie d'une de ses compagnes qu'elle aimoit le plus. Elles s'assirent sur un lit de gazon & de fleurs, vis-à-vis d'une allée cou-

verte qui y aboutiſſoit. Ma chère Fatma, dit Zeleïde à ſon amie, voici le lieu où le Sultan doit venir me trouver. Je t'ai entretenuë ſouvent de ma tendreſſe ; c'eſt dans ton ſein que j'ai fait couler mes larmes, & tu ſçais avec quelle ardeur j'ai ſouhaité ce moment que mon malheur reculoit toujours. Croirois-tu que ce moment tant attendu m'étonne & m'embaraſſe, lorſqu'il eſt prêt d'arriver? D'où vient que je deſire & que je crains? Je ſens tout mon corps friſſonner. D'où peut naître ce trouble qui me ſaiſit, & qui enchaîne tous mes ſens? La félicité que je me promettois & que j'attends devroit-elle être accompagnée de tant d'agitation? Ah! Fatma, ſont-ce là les douceurs de l'amour, que tu me vantois! Je n'y trouve que de l'amertu-

me, je n'y vois que de l'embarras. Confole-toi, ma chére Zeleïde, lui répondit Fatma; je ne t'ai point trompée. L'Amour a ses plaifirs; mais il fait acheter fes faveurs par ces inquiétudes fécrettes que tu éprouves. Quelques momens paffés avec Selin, feront ceffer toutes ces allarmes, & le plaifir feul te reftera. Pourquoi faut-il, repliqua Zeleïde, qu'un bonheur fi parfait foit précédé par des peines fi cruelles! Que mon Amant fe hâte donc de venir rendre à mon cœur le calme qui lui eft fi néceffaire! Ce que je fouffre eft inexprimable. Je meurs, s'il différe de me guérir.... Ma chère Fatma, où fuis-je! N'eft-ce pas le Sultan qui s'avance? Oui, c'eft lui-même. Tout mon fang fe glace; je fuccombe. Fatma, ne m'abandonne point;

j'ai besoin de ton secours. Mais il s'approche, il précipite ses pas ; ma foiblesse redouble, mon trouble s'augmente. Eloigne-toi, Fatma. La honte me couvre le visage ; je ne veux pas que tu en sois le témoin.

En achevant ces mots, elle se pancha languissamment sur le lit de verdure où elle étoit assise, la tête appuyée sur un bras, & les yeux attachés à la Terre. Selin arrive ; il voit Zeleïde interdite, tremblante, & n'osant le regarder ; le désordre de son ame étoit peint sur son front. Un Amant novice ou timide auroit été déconcerté ; mais le Sultan, qui sçavoit comment il falloit en user en pareille occasion, s'avance hardiment, & rassûre son Amante éperduë. Belle Zeleïde, dit-il, dissipez une crainte qui m'outrage. Ou-

vrez les yeux, & voyez dans votre Empereur un Amant qui vous adore. Je ne veux point devoir ma félicité à la contrainte ni à l'autorité d'un Maître ; je ne l'attends que de ma tendresse. Si mon amour vous irrite, vous n'avez qu'à dire un mot, & je consens de n'être jamais heureux. J'aime mieux vous perdre que de vous offenser. Zeleïde, au nom des Dieux & de vous-même, faites cesser mes allarmes, & que votre bouche régle ma destinée. A ces mots Zeleïde leva les yeux, & laissa tomber sur Selin un de ces regards timides & passionnés qui annoncent le bonheur d'un Amant. Elle voulut ouvrir la bouche pour parler, mais elle demeura sans voix ; elle poussa un profond soupir, qui fut l'interprête de ses sentimens. Le Sultan entendit ce langage

muet, car il n'y a rien que l'Amour n'entende. Sa bouche se hâta d'aller chercher celle de Zeleïde. Déja leurs ames mêlées & confonduës errent sur leurs lévres brûlantes ; déja l'enchantement & l'extase s'emparent de leurs sens & les pénétrent. Zeleïde commence à goûter ces contentemens que Fatma lui avoit promis. Selin est dans le ravissement ; ils nagent tous les deux dans la joye.

L'Amour est le Dieu des prodiges. La femme la plus timide devient hardie, aprés une premiere épreuve. Zeleïde, à qui la crainte avoit étouffé la parole, rompit enfin le silence ; & regardant Selin d'un œil plus assûré, cher Prince, lui dit-elle, votre gloire est complette, & mon bonheur inexprimable. Mais que ce bonheur a été acheté

chérement ! Votre illuſtre pere, le grand Soliman, vivoit encore, lorſque je vous vis pour la premiere fois dans le Palais du Vizir. Dès ce moment je vous aimai, & je me deſtinai à vous. Ce ne fut point l'éclat des grandeurs, où votre naiſſance vous appelloit, ni l'eſpoir d'une brillante fortune qui éblouirent Zeleïde. Je ne vis en vous que vous-même. Dans quelque état que le Ciel vous eût placé, je vous aurois aimé. Si quelque choſe bleſſoit la délicateſſe de ma paſſion, c'étoit la crainte qu'on ne l'imputât à la grandeur de votre rang. J'aurois preſque ſouhaité que vous fuſſiez né mon égal, j'aurois voulu ſéparer votre dignité de votre mérite, afin que mon amour ne parût point intéreſſé. Selin étoit tout pour moi ; ſans lui, je n'aurois

pas voulu de l'Univers entier. Pour lui, j'ai dédaigné la tendresse de l'homme, après vous, le plus grand & le plus aimable. Je ne veux point vous faire valoir ce sacrifice; je vous aurois immolé ma vie. Cependant je ne voyois rien qui flattât mon espérance. Je vivois loin de vous, séparée de vous par un espace infini, par des murs inaccessibles. Je brûlois, je me consumois, je mourois pour vous, & vous l'ignoriez. Après un an de soúpirs & de souffrances, le Ciel a regardé avec pitié la triste Zeleïde. Mustapha vint m'offrir son cœur & sa main; je ne voulus accepter ni l'un ni l'autre. Je crus que mes refus irriteroient un Maître jaloux de ses droits. La grande ame de votre Vizir ne m'étoit point connuë. L'Amour l'avoit fait mon Amant,

la générosité en fit mon protecteur & mon pere. Il me respecta, parce que je vous appartenois. Je passai de son Serrail dans le vôtre ; & c'est-là que mes douleurs se sont accruës. Enfermée dans votre Palais, je voyois de plus près tout ce que vous valiez ; je vous adorois davantage, & je n'étois pas plus aimée. J'ai vû mille Rivales jalouses me disputer votre cœur ; employer la ruse & le mensonge pour m'écarter de vos bras, & occuper une place que l'Amour auroit dû me réserver. Je les ai vuës jouir de vos embrassemens, recueillir vos caresses, où je n'avois point de part. Elles vous possédoient, & je languissois dans l'oubli ; elles s'enyvroient de voluptés, & moi je m'abreuvois de larmes. Vous leur prodiguiez vos faveurs,

vous vous prodiguiez vous-même, & j'étois abandonnée. Ah! cher Prince, conçevez-vous l'horreur d'un état si déſeſpérant? Il n'y a point de ſupplice qui égale celui d'une amante, qui ſe croit mépriſée, & qui voit le bonheur de ſes Rivales. Combien de fois ai-je ſouhaité la mort, & l'ai-je demandée comme une grace! Pour comble de peine j'ai vécu, & le cruel amour ne m'a pas épargné la plus légére circonſtance de ce douloureux martyre. Je ſçai que Mirza eſt belle, qu'Olinde eſt aimable; je ſçai que je n'ai pas leurs charmes, mais elles n'ont pas ma ſenſibilité: elles peuvent vous plaire davantage, mais elles ne vous aiment pas autant que je vous aime. C'eſt une gloire que je diſpute à Olinde, à Mirza,

à toutes les femmes du Serrail; à la Terre entiere.

Chere Zeleïde, lui répondit le Sultan, je ne doute point de la sincérité de vos sentimens. Je serai flatté que vous pensiez toujours aussi favorablement pour moi, & même je vous en prie. Etre aimé, & le sçavoir est un plaisir si sensible, que je le préfére au Trône même des Ottomans. Que je regrette de vous avoir connuë si tard! Je vous aurois épargné bien des inquiétudes. Mes mains auroient essuyé vos larmes, & j'aurois fait envier votre bonheur à vos Rivales. Mais consolez-vous, Zeleïde; ma tendresse va vous dédommager de tant de jours perdus, ou passés dans l'ennui. Si les maux que je vous ai causés innocemment ont été extrêmes, les douceurs que je

vous prépare ſeront ineffables. Ah ! que Muſtapha m'eſt devenu cher par le préſent qu'il m'a fait ! Je ſens bien qu'à ſa place je n'aurois pas été auſſi généreux que lui. Levez-vous, belle Zeleïde ; profitons de la fraîcheur d'une nuit ſi délicieuſe. La Lune commence à blanchir les plaines de l'air. Avançons-nous du côté du Canal, dont les eaux claires & tranquilles ſont une image de la pureté de votre ame. Venez, ces lieux embellis par vous auront de nouveaux charmes pour moi.

Les deux Amans ſe promenérent longtems dans les jardins enchantés du Serrail. Pleins des idées les plus agréables, & remplis de leur bonheur, ils s'entretenoient de celui qu'ils venoient de goûter, & de celui qu'ils goûteroient encore. Tantôt ils

s'égaroient dans les bosquets de myrthes & de palmiers ; tantôt ils entroient dans de vastes allées d'orangers , dont les fruits & les fleurs exhaloient un doux parfum ; de là ils passoient sous de sombres berceaux , que la pâle lueur de la Lune ne pouvoit pénétrer. La présence de ce qu'on aime répand la joye qu'il nous inspire sur tout ce qui nous environne. Selin sentoit redoubler ses feux à la vuë de chaque objet qui se présentoit ; il ne faisoit pas un pas , sans donner à Zeleïde un gage de sa tendresse.

Enfin ils arrivérent au bord du Canal , & s'y arrêtérent. L'Astre de la nuit , qui avoit déjà parcouru un tiers de sa carriere , se peignoit dans ses eaux transparentes. Un léger zéphir en faisoit frissonner la surface avec un agréable murmure.

Deux Cignes, plus blancs que la neige, planoient majestueusement sur ce cristal liquide. Le Sultan & sa belle maîtresse s'amusoient à les considérer. Ils les voyoient se chercher, s'éviter, battre des aîles, se plonger dans les ondes, & reparoître un instant après. Ils les virent ensuite passer à d'autres jeux plus charmans. Le Cigne femelle étala toute la richesse de son plumage, comme pour inviter le mâle à en admirer la blancheur. Telle une jeune Coquette se plaît à éblouir les yeux qui la regardent, & à séduire par l'éclat de sa parure un Adorateur idolâtre. L'oiseau enchanté des beautés de sa compagne, s'enflamme de desirs, vole, la joint, la couvre de ses aîles, & fier de ses succès amoureux, chante son triomphe. Ce tendre spectacle

étoit une leçon pour le Sultan; il en profita. Zeleïde & Selin avoient été les témoins des plaisirs que les Cignes avoient sentis, ils voulurent les rendre à leur tour les spectateurs de leur bonheur. C'est ainsi que l'Amour régne avec empire sur toute la Nature, & que la Terre & les Eaux reconnoissent sa domination.

CHAPITRE III.

Inquiétudes qui agitent le Serrail à l'occasion de l'absence du Sultan. Vision de l'Empereur. Description du Paradis.

LA nuit étoit déjà avancée, sans que Selin songeât à se retirer. Ses principaux Officiers

étoient fort inquiets de son absence, & se demandoient l'un à l'autre ce qu'il étoit devenu. On le cherchoit dans ses appartemens; on couroit dans le quartier des femmes; on visitoit les lieux les moins fréquentés, pour sçavoir de ses nouvelles. L'allarme étoit dans le Serrail; les femmes désolées poussoient de longs gémissemens; la Sultane Validé étoit inconsolable; tout pleuroit, lorsque Selin parut. Selin, la joye dans le cœur, la sérénité sur le front, conduisoit par la main la triomphante Zeleïde. On devina à leur maintien la raison qui les faisoit rentrer si tard. Roxane en frémit, les femmes s'en allarmerent; mais le Sultan méprisoit ces murmures & ces tracasseries du Serrail, que l'oisiveté & la jalousie y entretiennent. Il fit préparer un festin

magnifique, où quelques Seigneurs de la Cour furent appellés. La liberté aimable, le vin & la bonne chère égayérent ce repas, & les beaux yeux de Zeleïde l'animérent.

Lorsque tout le monde se fut retiré, l'Empereur donna à sa nouvelle maîtresse un collier de pierreries d'un grand prix, & lui promit des présens encore plus considérables. Cher Prince, lui dit Zeleïde, vos bontés me flattent autant qu'elles m'honorent; mais qu'ai-je à faire de ces dons dont vous m'accablez? je ne veux que votre cœur. Voilà le seul bien dont je suis jalouse. Le reste me touche foiblement. Aimez moi, & ne me donnez rien. Je ne demande pas même que vous daigniez m'associer à votre destinée. C'est un rang trop élevé & trop dangereux

pour Zeleïde. L'hymen n'eſt que trop ſouvent accompagné de dégouts ; & je mourrois de douleur, ſi je venois à perdre votre tendreſſe. Non, belle Zeleïde, reprit le Sultan ; je ſens que je vous aimerai toujours. Si le Ciel & l'intérêt de l'Etat s'accordent avec mes vœux, je n'aurai point d'autre Epouſe que vous, & mes Sujets ne reconnoîtront point d'autre Souveraine. On eſt digne du Trône, quand on refuſe d'y monter. Mais la nuit eſt fort avancée ; le doux ſommeil appéſantit vos yeux & les miens ; ſuivez-moi. Vous partagerez le lit de votre Maître.

Selin eut pendant le ſommeil une viſion ſurprenante. Le Prophéte divin avoit tranſporté ſon eſprit dans ces régions céleſtes, le ſéjour inacceſſible des prédeſtinés. Heureux Selin, s'il eſt

permis à une bouche mortelle de raconter les ſecrets des Immortels, & les merveilles étonnantes du Paradis, dis-nous ce que tu as vu, & les paroles que tu as entenduës dans cette révélation miraculeuſe.

Lorſqu'après une courſe pénible, le Sultan eut franchi les eſpaces immenſes de l'air, il découvrit une campagne délicieuſe, qui s'étendoit dans un agréable lointain. Une lumiere pure, un Ciel toujours ſerain environnoient ce lieu charmant. La terre, parée des plus belles fleurs que le Printems fait éclore, reſſembloit au Firmament parſemé d'étoiles innombrables pendant la nuit. Les odeurs les plus exquiſes, les parfums les plus rares flattoient l'odorat. Un fleuve vaſte & profond rouloit ſes eaux majeſtueuſes ſur un ſable d'ar-

gent, & formoit en différens endroits des Isles enchantées. Des arbres toujours verds ombrageoient ses rivages fleuris. Un nombre infini de gondoles, richement ornées, flottoient sur le fleuve; elles servoient à promener les ames bienheureuses, ou à les passer d'une Isle à l'autre. La plaine étoit terminée par une longue chaîne de collines qui s'élevoient en forme d'amphithéâtre; & qui portoient une forêt touffuë d'arbres fruitiers ou odoriférans. Des tables, délicatement servies, étoient dressées de distance en distance, & invitoient les fortunés Musulmans à gouter les mets délicieux dont elles étoient couvertes. Les vins les plus recherchés couloient à grands flots dans des coupes d'agathe & de porphyre. Chaque table étoit servie par cent jeunes

filles d'une beauté ravissante, vêtuës à la légére, qui versoient la liqueur céleste. Dans les endroits les plus riants, sous des pavillons de pourpre, ou sous des berceaux de verdure, la main de Dieu avoit placé les lits voluptueux qu'il destine à ses élus. C'est là qu'ils goûtent sans épuisement, sans mesure & sans fin les joyes les plus pures, les délices les plus ineffables dans les bras des divines Houris. Cependant les sublimes Intelligences chantent le chant nuptial, & les tendres Rossignols mêlent leurs concerts harmonieux à la musique céleste.

A l'Orient de la campagne, s'éleve un Palais superbe. Ces édifices si vantés, qu'on avoit construits autrefois avec tant de magnificence en Egypte & dans Babylone, n'étoient rien, si on

les compare à celui que le Sultan admira dans le séjour du Paradis. Ceux-là étoient l'ouvrage des hommes ; celui-ci est le chef-d'œuvre des immortels. Les Anges l'ont bâti pour être la demeure du divin Mahomet. Trois cens portes d'airain en ouvrent l'accès aux légions nombreuses des fidéles Musulmans, qui innondent sans cesse ses vastes portiques, & qui vont en foule porter leurs hommages aux pieds du saint Prophéte. Les lits, les tables, les meubles & tout ce qui sert à ses usages étoit brillant de pierreries. Les prodigieuses colonnes qui soutiennent l'édifice sont d'une seule pierre de jaspe artistement travaillée ; les murailles & les plafonds, revêtus de lames d'or pur, jettent un éclat éblouissant que les yeux ne peuvent soutenir. Au faîte de

l'édifice eſt placé un Cadran d'or, dont le cercle immenſe peut être comparé au diſque de la Lune. Lorſque le grand Prophéte honore ſes chéres Houris de ſes embraſſemens enflammés, une puiſſance ſecrette imprime un mouvement rapide à l'aiguille de ce Cadran ; & alors on n'oſe par reſpect entrer dans le Palais terrible. Quand le Prophéte ſe repoſe, l'aiguille ceſſe de tourner ; & il eſt permis à tout le monde de lui rendre viſite. A la fin de la journée, le chiffre où l'aiguille s'eſt arrêtée, marque le nombre des Houris qui ont paſſé dans ſes bras. Chacun meſure ſon bonheur ſur ce chiffre myſtérieux ; plus on en approche, & plus on croit participer à la divinité : mais nul n'a jamais égalé la gloire, la puiſſance & la béatitude du Prophéte.

Après cette vision, le Sultan fut conduit en esprit dans l'intérieur du Palais. Le Prophéte se présenta à lui d'un air riant. Il lui fit parcourir toutes les beautés de cette demeure enchantée. Selin vit passer sous ses yeux une troupe innombrable de jeunes filles, couronnées de fleurs, qui se tenant par la main, formoient une danse légère & voluptueuse au son des instrumens. Une seconde troupe lui succéda plus ravissante encore que la premiere, qui chantoit les airs les plus touchans & les plus passionnés. Celle-là fut remplacée par une troisiéme qui l'effaçoit ; elle portoit des corbeilles de fruits & de fleurs, des vases de parfums, & des coupes pleines de liqueurs, qu'elle présentoit au Prophéte. Enfin il vit paroître une quatriéme troupe plus nom-

breuſe & plus enchantereſſe que les trois autres, qui par ſon ſourire, ſes regards & ſes geſtes ſembloit inviter Mahomet à ſe livrer aux plus douces voluptés. Le Prophéte conduiſit enſuite Selin dans l'endroit le plus reculé du Palais. A l'approche de ce lieu redoutable, ſes entrailles s'émeurent ; un friſſonnement inconnu le ſaiſit ; il voulut entrer, mais un tourbillon de feu dévorant environna la porte, & lui en défendit l'accès. Divin Génie, dit Selin, que veut dire ce prodige ? Et pourquoi ne m'eſt-il pas permis de pénétrer plus avant ? *L'aſpect de ce lieu*, répondit le Prophéte, *eſt interdit à tout Mortel. Il renferme un tréſor précieux que je réſerve pour le bonheur de la terre. Mon fils, ne m'en demande pas davantage. L'heure s'approche ; le Georgien*

arrive; *écoute-le.* A ces mots, le feu s'éteignit, le Palais s'évanouit, le Prophéte disparut, & Selin s'éveilla.

A son réveil, la Sultane sa mere, le Vizir & le Chef des Eunuques se rendirent successivement dans sa chambre, où ce Prince leur donna audience. Ils lui représenterent, chacun en particulier, que le quinziéme de la Lune de Chabban s'approchoit; que les Peuples souhaitoient avec ardeur qu'il déclarât ses intentions au sujet de son mariage; qu'il ne devoit pas les laisser soupirer plus longtems après ce grand événement; que sa gloire & l'intérêt de l'Etat exigeoient qu'il ne reculât point une journée si attenduë; & qu'enfin il ne sçauroit affermir trop tôt les fondemens de son Trône par un successeur légitime. Le

Sultan leur répondit que le tems de s'expliquer n'étoit pas encore arrivé, quoiqu'il fût prochain ; qu'une affaire de cette importance méritoit de profondes réfléxions, qu'il vouloit faire un choix digne de sa grandeur, & se donner une épouse qui remplît la majesté du Trône & l'espérance des Peuples. Il ajouta qu'il ne manqueroit pas de satisfaire la juste impatience de ses Sujets, lorsque l'instant qu'il avoit marqué seroit venu.

Cependant Selin étoit agité de diverses inquiétudes. Son ame incertaine flottoit dans la sombre obscurité de l'avenir, & elle étoit comme suspenduë entre l'espoir & la crainte. Il se rappelloit les paroles du Prophéte ; il se rappelloit tout ce qu'il avoit vû pendant le sommeil. Les merveilles du Paradis

remplissoient son ame toute entiere. Privé des biens célestes, dont il n'avoit été qu'un moment le spectateur, il se trouvoit dans un vuide affreux. Tout ce qui l'environnoit blessoit ses yeux, & ne lui inspiroit qu'un dégoût insupportable. Les délices du Serrail, les charmes de ses Maîtresses, la magnificence de ses Palais, l'éclat même de sa Couronne ne le touchoient que foiblement. Il ne voyoit que le Ciel, il ne respiroit que la béatitude.



CHAPITRE IV.

Biram, Grand Mufti, cabale secrettement, & veut donner une Epouse à Selin.

TANDIS que tout le Serrail s'épuisoit en intrigues pour donner une Sultane à l'Empire, le Mufti voulut aussi avoir part à ce grand événement. Il avoit déjà envoyé dans l'Isle de Chypre une personne de confiance, pour s'informer du motif du voyage que le Sultan y avoit fait. Le Pontife Thamoul, gagné par l'or & les promesses du Chef de la Loi, avoit trahi le secret de l'Empereur, & avoit appris au Mufti par son confident la réponse de l'Oracle.

Il n'oublia pas la circonſtance de la Baguette deſcenduë du Ciel ; mais comme le Dieu ne s'étoit pas expliqué ſur l'uſage qu'il en falloit faire , Thamoul ne put rien apprendre à Biram de poſitif ſur cet article important. Le Mufti profita de ces éclairciſſemens , pour exécuter le deſſein qu'il rouloit depuis longtems dans ſa tête.

Il avoit une fille parfaitement belle, qu'il tenoit renfermée avec ſoin dans ſon Palais , & qui n'avoit jamais paru en public. Il ſe propoſa de la faire Sultane. Les difficultés ne l'arrêtérent point ; & quoiqu'il connût l'humeur délicate de Selin , & qu'il ſçût par quelles épreuves il falloit que ſa fille paſsât avant que d'arriver au rang qu'il lui deſtinoit , il réſolut de tenter l'entrepriſe , toute périlleuſe qu'elle étoit.

Biram étoit un homme ambitieux & intéressé. Né dans l'obscurité, il s'étoit élevé par dégrés au souverain Pontificat. Moins occupé du soin d'étudier la Loi, & de s'expliquer au Peuple, que de celui de s'aggrandir & de dominer, il n'envisagea dans son projet que le côté qui flattoit sa passion, sans songer aux risques humiliants que la belle Narsé pouvoit courir. Il se persuada que la Baguette avoit une vertu qui rendroit son projet aisé, & qui sauveroit sa fille de la honte d'être refusée. Dans cette idée, il ne s'occupa plus que des moyens de se rendre maître de cette Baguette, & d'en faire l'expérience sur Narsé. Pour y réussir, il crut qu'il étoit à propos de cacher son dessein sous le voile de la Religion. Il se rendit au Serrail, & il deman-

da d'être présenté au Sultan.

D'abord il entretint ce Prince de quelques disputes qui s'étoient élevées parmi les Docteurs sur quelques points de la Loi. Ensuite il fit tomber adroitement la conversation sur les affaires de l'Etat. Il parla longtems & avec feu des malheurs qui avoient désolé l'Empire toutes les fois que ceux qui le gouvernoient étoient morts sans successeurs ; qu'il falloit prévenir ces désordres & assûrer le repos des Peuples par un mariage qui fût fécond ; & que s'il daignoit approuver le zéle d'un serviteur respectueux, & prendre quelque confiance en lui, il lui présenteroit un Sujet en qui il trouveroit peut-être toutes les qualités requises, pour remplir avec dignité la place de Sultane.

Selim l'ayant remercié de sa bonne volonté, lui répondit qu'on lui avoit déjà proposé plusieurs belles personnes dont on lui avoit vanté les agrémens & la vertu ; qu'à la vérité elles possédoient tout ce qui rend une femme aimable, la jeunesse, les graces & même le caractére ; mais que l'expérience lui avoit appris qu'elles n'étoient pas à beaucoup près aussi vertueuses & aussi neuves qu'on les avoit supposées ; qu'il étoit inutile de faire de nouveaux essais, qui vraisemblablement ne réussiroient pas mieux que les premiers ; qu'il étoit résolu d'attendre ce que le Ciel & le Prophéte ordonneroient de son sort, & qu'il ne vouloit plus s'en remettre aux hommes sur une matiere si délicate. C'est aussi, reprit l'adroit Pontife, par un ordre exprès du

Ciel que je me suis présenté à votre Hautesse ; c'est lui qui m'a fait dépositaire de la merveille dont je vous parle, & qui m'a commandé de vous l'offrir comme un gage de ses bienfaits & de sa protection particulière. Ecoutez, vénérable Biram, repliqua Selin, je vous crois honnête homme ; il ne faut pas vous amuser par de belles paroles. Je vous avoûrai de bonne foi que le Prophéte, dans une vision miraculeuse, m'a promis une épouse telle apparemment que je la souhaitois. Cette épouse, à ce que j'ai pû comprendre, doit m'être présentée par un Georgien ; & j'ai une Baguette, envoyée d'enhaut, qui vraisemblablement me mettra à couvert de toute surprise, & me rassûrera sur la vertu de la Sultane future.

Je

Je ſuis, s'écria le Mufti, cet homme annoncé par le Prophéte; & la fille que je dois remettre entre vos mains, eſt l'adorable Mortelle que vous devez honorer de votre couche. Vous ſçavez que j'ai pris naiſſance parmi les Georgiens, que Téflis eſt ma patrie, & que j'ai été tranſplanté ſur la Terre des invincibles Ottomans, pour y faire obſerver la ſainte Loi de Mahomet. Rendez-vous, Seigneur, à des indices qui portent le caractére de la Divinité même, & ne doutez pas que je ne ſois cet homme de la Georgie que le Ciel a déſigné.

Le Sultan ne put s'empêcher de demeurer d'accord que les apparences étoient toutes pour lui; & comme il deſiroit paſſionnément de voir l'Oracle s'accomplir, il ne fit point difficulté

de croire le Mufti sur sa parole, & d'écouter les propositions qu'il lui faisoit. Il lui permit de lui amener la jeune Narsé, en lui promettant qu'il la traiteroit en Sultane, & avec toutes les distinctions qu'exigeoit son caractére.

Biram, qui voyoit que sa fourberie avoit des commencemens si heureux, conçut les plus flatteuses espérances pour l'avenir. Sa vanité lui représentoit déjà sa fille sur le Trône des Sultans; mais la Baguette lui donnoit quelques inquiétudes. Il s'imaginoit que s'il pouvoit l'avoir en sa disposition, son entreprise ne manqueroit pas de réussir. Comme il étoit insinuant & qu'il avoit une éloquence qui persuadoit tout, il tourna si adroitement l'esprit de Selin, qu'il le fit consentir à lui remettre

cette Baguette, en lui faisant entendre que, sans elle, la possession de Narsé devenoit impossible. Il ajouta que, lorsqu'il en auroit fait l'usage que le Ciel lui avoit inspiré, il la lui rendroit aussitôt. L'Empereur, qui n'avoit garde de se méfier du Mufti, qu'il regardoit comme l'organe des Dieux, lui remit la Baguette fatale, & le conjura de travailler efficacement à son bonheur.

Quoique le Mufti ne doutât point de la sagesse de sa fille, il ne fut pas plutôt rentré dans sa maison, qu'il la fit appeller, & s'étant enfermé seul avec elle dans un petit cabinet, il lui ordonna de se deshabiller promptement. Narsé, qui ignoroit le dessein de son pere, eut de la peine à s'y résoudre; mais le Mufti lui parla si absolument,

qu'il fallut obéïr. D'abord elle ôta ſa robbe & ſa veſte, non ſans faire bien des façons ; cependant elle les ôta, en cherchant dans ſa tête les raiſons qui pouvoient obliger Biram à cet excès de curioſité. Mais quand il fut queſtion de quitter ſa tunique, elle ne put ſe réſoudre de ſe montrer toute nuë aux yeux de ſon pere. Le Mufti impatient la lui arracha, & Narſé, toute honteuſe de l'état où elle ſe voyoit, attendoit la fin d'une cérémonie ſi extraordinaire. Alors Biram tira la Baguette qu'il tenoit cachée ſous ſes habits, leva les yeux au Ciel, marmotta quelques paroles, & l'appliqua ſur le corps de ſa fille. Il n'y eut point de partie de ce beau corps qui fût exempte du coup de la verge miraculeuſe. Le Mufti la promena partout, & longtems

& plusieurs fois, & de toutes les manieres, afin qu'elle pût communiquer à Narsé la propriété qu'il lui supposoit, de réparer les vertus délabrées, si par hazard celle de sa fille étoit du nombre.

Lorsque Biram crut que toutes choses étoient dans le meilleur état qu'elles pouvoient être, il fit apporter les plus riches habits dont Narsé se paroit les jours de fête. Il ordonna à ses femmes de l'en revêtir en sa présence, & les ayant fait retirer, quand sa fille fut habillée, il se jetta brusquement à ses genoux. Vous êtes ma Souveraine, lui dit-il; régnez sur ce vaste Empire & sur Selin, & devenez la mere d'une postérité nombreuse. Que votre nom & votre gloire passent de génération en génération, & que la race des

grands Ottomans ſe perpétuë par vous dans toute la durée des ſiécles. Narſé étoit ſi étourdie de ce qui s'étoit paſſé, & des paroles qu'elle entendoit, qu'il ne lui vint pas dans la penſée d'en demander l'explication à ſon pere. Tout ce qu'elle put faire, quand elle fut un peu revenuë de ſon étonnement, ce fut de plaindre le Mufti, qu'elle n'avoit point encore ſoupçonné d'extravagance, & de prier le Prophéte de lui rendre la raiſon.

Biram, ayant remis ſa fille entre les mains des Muets, avec ordre de ne la laiſſer parler à perſonne, ſortit avec la Baguette, en fit faire une pareille & la porta au Sultan, à la place de celle qu'il lui avoit confiée. Cette fauſſe Baguette étoit ſi reſſemblante à la véritable, que

Selin ne reconnut point la tromperie qu'on lui avoit faite.

Après que le Sultan eut marqué au Mufti sa reconnoissance, & le desir qu'il avoit de s'unir à Narsé par les liens les plus charmans, il lui fit différentes questions sur l'état, la naissance, & l'âge de cette aimable fille. Biram, sans entrer dans aucun détail particulier, se contenta de lui dire que Narsé étoit telle qu'il la pouvoit souhaiter, & qu'il n'auroit que des graces à rendre au Prophéte d'un trésor si précieux. Je vous l'amenerai, ajouta-t-il, cette nuit, dans le silence des ténébres, pour la dérober aux yeux des Mortels. Aucun regard profane ne s'est encore arrêté sur elle. Nourrie à l'ombre des Autels, sa sagesse & sa beauté n'ont eu

que le Ciel pour témoin. Vous ſerez le premier qui ferez naître dans ſon ſein les tendres deſirs, le premier qui l'entendrez ſoupirer; & qui cueillirez ſur ſes lévres pures les doux prémices de ſa virginité. Le Sultan & le Mufti convinrent qu'il falloit la tenir cachée dans le Serrail, juſqu'au jour que l'Oracle avoit marqué; qu'alors aux acclamation du Peuple, on lui montreroit ſa Souveraine, & que Selin la reconnoîtroit pour ſa légitime épouſe.



CHAPITRE V.

Grands préparatifs pour le mariage du Sultan. Le Mufti conduit Narsé au Serrail.

LE quinziéme de la Lune de Chabban arrivoit dans trois jours. Le Sultan, qui ne doutoit point que Narsé ne fût la Sultane que le Ciel avoit désignée, ordonna qu'on assemblât le Divan extraordinaire. Roxane, sa mere, les grands Officiers de l'Empire, & les principaux Seigneurs & Pachas qui se trouverent à Constantinople, y furent appellés. Selin, prenant la parole, leur déclara ses volontés en ces termes.

» Vous, que Soliman, mon
» pere, honora toujours d'une
» affection particuliére, & qui
» fûtes choisie pour transmettre
» à de légitimes successeurs le
» généreux sang des Ottomans;
» & vous, qui par votre valeur in-
» vincible où par vos conseils
» êtes les défenseurs de ce glo-
» rieux Empire & la terreur de
» mes Ennemis, je vous ai as-
» semblés pour vous faire part
» d'un dessein qui intéresse tout
» l'Etat. Dans trois jours je nom-
» me une Sultane. Les personnes
» privées, en prenant une épou-
» se, ne consultent le plus sou-
» vent que leurs goûts ou leurs
» caprices; & comme dans leurs
» alliances elles n'envisagent com-
» munément que leur bien par-
» ticulier, elles ne prennent con-
» seils que d'elles-mêmes. Mais
» les Souverains, qui sont comp-

» tables de leurs moindres ac-
» tions aux Peuples qu'ils gou-
» vernent, & qui ne doivent
» avoir d'autre objet que l'in-
» térêt Public, ſont obligés d'y
» rapporter toute leur conduite,
» d'y diriger toute leurs démar-
» ches, & de meſurer leurs en-
» gagemens ſur cette réglé in-
» variable. Pénétré de ces prin-
» cipes, dont je ne m'écarterai
» jamais, j'ai cherché dans le
» choix que j'ai fait l'avantage
» de la Monarchie plus que ma
» propre ſatisfaction. J'ai préféré
» la vertu à la naiſſance, les
» qualités du cœur aux agrémens
» du corps, l'excellence du ca-
» ractére à une jeuneſſe qui paſſe.
» Ce n'eſt pas que, l'épouſe ſur
» laquelle j'ai jetté les yeux,
» manque de beauté; mais ce
» n'eſt pas ſa beauté qui m'a dé-
» terminé, c'eſt ſon mérite; &

» je remercie le Prophéte, qui a
» bien voulu répandre ſur la Sul-
» tane qu'il vous donne autant
» de graces ſur ſon front, qu'il a
» mis de vertus dans ſon ame.
» Ne me demandez point quelle
» eſt l'heureuſe Mortelle que je
» place ſur le Trône. Cet aſtre
» brillant eſt encore caché pour
» vous dans l'épaiſſeur des nua-
» ges. Dans trois jours ſa lu-
» miere luira ſur vos têtes, &
» remplira tout l'Orient de ſon
» éclat. Qu'il vous ſuffiſe de ſça-
» voir que vous n'aurez point à
» rougir de mon choix, & que
» ſans avilir votre dignité, vous
» pourrez tomber aux genoux de
» votre Sultane. C'eſt le Pro-
» phéte lui-même qui va la con-
» duire dans mon Serrail, c'eſt
» lui qui l'a déſignée pour la
» compagne de ma vie. Les reſ-
» pects que j'exige pour elle ſont

» des hommages que vous ren-
» drez à votre ſaint Légiſlateur.
» Recevez-la donc comme un
» préſent du Ciel ; ſoyez-lui ſou-
» mis comme à votre Souverai-
» ne , & honorez-la comme l'é-
» pouſe de votre Maître. Allez
» annoncer cette nouvelle à mon
» Peuple ; qu'il prenne part à ma
» joye & qu'il ſente ſon bon-
» heur. Mon intention eſt que
» cet heureux événement ſoit
» célébré avec la plus grande
» magnificence dans toute l'éten-
» due de ce glorieux Empire ,
» & ſurtout dans ma Capitale ;
» que pendant trois jours toute
» œuvre ſervile ceſſe ; que l'al-
» légreſſe devienne générale ;
» que les Moſquées ſoient ou-
» vertes ; & que mes Sujets, con-
» tens & libres d'embarras, ne
» faſſent des vœux que pour la



» prospérité & la conservation
» de leurs Maîtres.

Lorsque le Sultan eut cessé de parler, tout le Divan applaudit, l'Assemblée se sépara, & chacun, selon son emploi & le devoir de sa Charge, se hâta d'exécuter les ordres de l'Empereur.

Cependant le Mufti préparoit dans son Palais tout ce qui étoit nécessaire pour conduire son entreprise à sa fin. Il ne crut pas qu'il fût à propos de déclarer nettement à sa fille ce qu'il avoit résolu avec le Sultan. Il se contenta de hazarder quelques mots couverts, où Narsé, dont le génie n'étoit pas des plus pénétrants, ne comprit rien. Mais il lui recommanda expressément de garder un profond silence, quelque chose qui lui arrivât, & quelques questions qu'on lui fît. Il ajoûta que le moindre mot la

perdroit, & la priveroit du plus grand bonheur dont une Mortelle pût jouir ; qu'il y alloit de ſa vie à ſe taire ; qu'il falloit enfin qu'elle fût comme muette, & qu'elle n'eût à parler que quand il lui en donneroit lui-même une permiſſion expreſſe. Sans doute le Mufti, qui connoiſſoit l'eſprit imbécille de ſa fille, ne lui faiſoit cette défenſe, que parce qu'il appréhendoit que la démangeaiſon de parler ne décelât la ſimplicité de ſon caractére, & ne révoltât le Sultan. D'ailleurs, par cette précaution, il préparoit une machine qui jettoit du merveilleux dans le projet qu'il méditoit, & qui lui donnoit un plus grand poids.

Narſé ne ſçavoit que penſer de la défenſe ſévére que ſon pere lui faiſoit ; mais ſon étonnement

redoubla, quand le Mufti, l'ayant obligée de quitter une seconde fois ses habits, la fit envelopper dans une espéce de sac de toile blanche, qui la couvroit depuis le col jusqu'aux pieds. Il ferma l'ouverture du sac du côté des épaules, de telle sorte qu'il n'y avoit pas moyen de rien voir & de rien toucher, sans déchirer la toile, & que Narsé s'y trouvoit comme enchâssée dans un étui. Il lui mit ensuite un long voile sur la tête, qui lui cachoit entiérement le visage. Dans cet ajustement bizarre, il la plaça debout dans une niche de bois, richement parée, dont il ferma la porte à clé. Le Mufti, par cet attirail mystérieux, croyoit en imposer à Selin, & surprendre plus aisément sa crédulité.

L'heure, que le Sultan avoit

donnée, étant venuë, Biram fit porter l'étui dans un carrosse couvert; il y monta lui-même avec deux femmes qui servoient Narsé, & ils arrivérent tous quatre vers le milieu de la nuit, à la porte du Serrail. Deux Eunuques, à qui le Sultan avoit donné ses ordres, les y reçurent, & les conduisirent sans bruit dans la chambre de Selin. Ce Prince les attendoit avec impatience. Il fut étonné de l'étrange équipage où il les vit arriver, & demanda à Biram ce que signifioit cette niche. Le Mufti l'ayant ouverte sans lui répondre, releva un coin du voile qui couvroit Narsé, & fit voir au Sultan un des plus jolis visages du monde. Selin enchanté n'en demanda pas davantage. Il témoigna à Biram par un sourire gracieux la satisfaction de son cœur.

Les deux femmes de Narſé, pendant que le Sultan & le Mufti s'entretenoient à l'écart, la tirérent de ſon étui, & la mirent dans le lit Impérial. L'affligée Narſé, qui ſe perſuadoit que ce lit devoit être ſon tombeau, demanda aux deux Eſclaves, d'une voix baſſe & tremblante, ce que l'on vouloit faire d'elle, & quel étoit ce jeune homme qui parloit à ſon pere. Comme les femmes de Narſé n'étoient pas mieux inſtruites que leur Maîtreſſe du lieu où elles ſe trouvoient & des deſſeins de Biram, elles ne pûrent ſatisfaire ſa curioſité. Elles ſe contentérent de l'encourager, & tâchérent de lui faire entendre que cette avanture auroit peut-être des ſuites plus agréables qu'elle ne l'eſpéroit. Le Mufti s'étant approché dans ce

moment, interrompit leur conversation ; il dit tout bas à sa fille qu'il alloit la laisser entre les bras de ce jeune Turc qu'elle voyoit, & qu'elle se ressouvînt de la défense qu'il lui avoit faite de ne point ouvrir la bouche, jusqu'à ce qu'il lui permît lui-même de rompre le silence. Après ce peu de paroles, le Mufti & les deux Esclaves se retirérent. Le Sultan ferma sa porte & se coucha.

Narsé, qui ne dormoit point, se troubla aux approches d'un homme qui lui étoit inconnu. Mais bientôt elle prit son parti, & se prépara d'assez bonne grace à tout événement. Elle avoit jetté un coup d'œil sur Selin ; il lui avoit paru jeune & aimable : elle jugea de son caractére par sa figure, & lui abandonna sa destinée.

Selin ne fut pas plutôt au lit, qu'il songea à user de tous ses droits. Ses yeux impatiens de voir, ses mains avides de toucher, cherchoient à se faire jour à travers l'épaisseur de la toile; mais les précautions avoient été si bien prises, tous les passages étoient si exactement fermés, qu'il n'y avoit pas moyen d'y pénétrer. Le Sultan avoit beau suer, se tourmenter, monter & descendre, le linge tenoit bon, en dépit même de Narsé. Elle auroit voulu lui épargner une partie de la fatigue; elle l'aidoit de tout son pouvoir à se mettre à son aise, mais l'un & l'autre travailloit inutilement. Les desirs de Selin s'irritant par ces obstacles, lui donnerent de nouvelles forces. Il déchira avec indignation la toile fatale qui mettoit une barrière entre Narsé &

lui. Cette action de vigueur valut au Sultan une victoire complette. Elle lui découvrit le plus beau corps qu'il eût encore vû, & lui en assûra la pleine possession.

Cependant une idée inquiette vint le troubler au milieu de ses plaisirs. Il lui sembla que sa conquête lui avoit trop peu coûté, & que la toile avoit fait plus de résistance que Narsé ne lui en avoit opposé. Cette réfléxion diminuoit la gloire de son triomphe; elle rendoit son bonheur imparfait. Il commença d'entrer dans quelque méfiance; il soupçonna le Mufti de l'avoir trompé, & il se promit bien de ne pas presser la conclusion de son mariage avec une personne qui lui paroissoit suspecte. Pour éclaircir ses doutes, il interrogea Narsé; mais Narsé n'avoit

garde de lui répondre. Le Sultan, s'imaginant que la timidité lui fermoit la bouche, tâcha de la rassûrer par ses caresses & par ses discours; Narsé s'obstina toujours à se taire. Selin impatienté la menaça de la laisser en repos, si elle persistoit de demeurer dans le silence; mais la fille du Mufti, plus frappée de la crainte de la mort qu'elle n'étoit sensible au goût du plaisir, resta constamment muette. Enfin las de parler, & plus las d'avoir agi, le Sultan tourna le dos à Narsé, qui n'étoit pas encore lassé, ferma les yeux, & s'endormit.



CHAPITRE VI.

Confuſion & colere du Mufti. Le Sultan l'appaiſe, & renvoye Narſé.

A PEINE il faiſoit jour dans la chambre de Selin, que le Mufti y entra avec confiance, comptant que la Baguette avoit opéré des merveilles. Sa vanité & ſon ambition l'aveugloient au point qu'il regardoit déjà le Sultan comme ſon Gendre. Cette idée le rempliſſoit d'un orgueil inſupportable. On ne ſçauroit exprimer quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il eut demandé à l'Empereur ce qu'il penſoit de Narſé; ce Prince lui répondit froidement qu'il avoit couché

avec une ſtatuë qui n'avoit de la femme que le mouvement & la chaleur, & qu'il vouloit une épouſe qui pût lui répondre quand il l'interrogeroit ; qu'à la vérité il lui paſſeroit de ne point parler ; que c'étoit même quelquefois un bien pour deux époux quand la femme ètoit muette ; mais qu'il ſouhaitoit qu'à cette rare qualité elle joignît celle d'être irréprochable, & qu'il étoit très- perſuadé que ſi Narſé ne faiſoit pas uſage de la langue, elle s'étoit dédommagée de ce défaut de la Nature par l'uſage des plaiſirs.

Biram n'oublia rien pour juſtifier Narſé du reproche dont on la couvroit. Il dit au Sultan que c'étoit faire une injure ſacrilége au Prophéte lui-même que de ſoupçonner la vertu de l'Epouſe qu'il lui avoit choiſie ; qu'il devoit

voit être tranquille ſur cet article ; que le moindre doute étoit un outrage qui bleſſoit la Divinité ; qu'il convenoit de ſe former une idée plus noble & plus pure de la Compagne que le Ciel lui avoit donnée , & de recevoir aveuglément & avec une ſoumiſſion reſpectueuſe un préſent de cette eſpéce ; que s'il avoit trouvé trop de facilité à triompher de Narſé, il devoit regarder cette aiſance comme une faveur du Prophéte, qui lui épargnoit le pénible embarras de ravir une virginité. Quant au défaut naturel dont vous vous plaignez, j'avoue, ajouta le Mufti, que Narſé eſt née muëtte. Mais que cela ne vous arrête point ; ce vice ceſſera , lorſque j'aurai dit un mot. Le Prophéte m'a donné le pouvoir de lui rendre l'uſage de la voix ; & c'eſt à

cette marque éclatante que vous allez reconnoître la ſainteté de mon Miniſtére, & les grands deſſeins du Ciel ſur Narſé & ſur vous. Selin, ébranlé par ces raiſons ſpécieuſes, prit le Mufti au mot. Il lui dit que s'il opéroit un prodige ſi étonnant, il pourroit bien ajouter foi à ſes paroles, en faveur de ſes œuvres, & écarter le ſoupçon injurieux qu'il avoit formé peut-être trop légérement.

Le Mufti, qui étoit ſûr de ſon coup, ſe mit en devoir d'impoſer ſilence à l'incrédulité du Sultan. Il ſe proſterna à terre, la baiſa trois fois, & levant enſuite les mains vers le Ciel, qu'il regardoit avec de grands roulemens d'yeux, il implora la puiſſance du Prophéte. Après ce riſible préambule, il s'approcha de Narſé, & ayant mis le bout

du doigt dans sa bouche, il lui dit : Ma fille, je vous ordonne, en vertu de la puissance que j'ai reçuë, de délier la langue & de parler. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Selin, vous pouvez maintenant interroger votre Epouse, elle vous répondra.

Belle Narsé, lui dit l'Empereur, avouez que vous avez passé une nuit délicieuse, & qu'il n'est pas possible de vous traiter mieux que je l'ai fait ? Pardonnez-moi, répondit-elle avec une simplicité trop ingénue ; l'Iman que mon pere connoît, & qui a une si belle barbe, me traite encore mieux que vous.

La naïveté de Narsé, & les grands éclats de rire qui échappérent au Sultan, déconcertérent le Mufti. Voila, lui dit ce Prince en plaisantant, ce que

l'on gagne à vouloir faire par-ler les jeunes filles. Elles en disent quelquefois plus qu'on n'est bien aise d'en sçavoir. N'auriez-vous pas mieux fait de lui tenir la bouche éternellement fermée ? Mais vous avez voulu vous donner les airs d'un homme à miracles ; il faut convenir que votre coup d'essai vous a fort bien réussi.

La confusion & l'embarras du Mufti étoient peints sur son visage blême. Un moment après, le dépit & la colere le firent rougir ; & il alloit se jetter sur sa fille pour la punir d'avoir dit une vérité qui renversoit toutes ses espérances, si Selin ne l'eût retenu. Moderez votre couroux, lui dit ce Prince ; je vous défens de maltraiter Narsé, & je veux que vous respectiez une personne qui a eu l'honneur de parta-

ger ses plaisirs avec son Maître. Si quelqu'un est digne de châtiment, c'est vous, qui n'avez pas veillé d'assez près à sa conduite. Allez. Gardez-vous désormais de l'Iman qui a une si belle barbe; & que cette petite mortification, que vous venez d'essuyer, vous rende plus sage & moins présomptueux.

Quoique l'Empereur eût paru regarder avec indifférence l'avanture qui venoit de se passer, & que même il l'eût tournée en plaisanterie, aux yeux du Mufti, il ne laissa pas d'en être piqué au fond. Serai-je toujours la dupe des femmes, dit-il en lui-même, & n'en trouverai-je jamais une seule dont je ne puisse pas me défier? Je ne rencontre partout que coquetterie, que des cœurs corrompus, que des vertus équivoques. Mirza, mal-

gré les leçons de ma mere, n'a pû s'empêcher de découvrir ſon génie, & le goût qu'elle avoit pour le plaiſir, avant même qu'elle l'eût ſenti. Olinde eſt une coquette décidée. Zeleïde, quelque innocente qu'elle pût être, mouroit d'envie de ne l'être plus. Pour Narſé, le fardeau de ſa ſageſſe lui peſoit tant, que pour s'en décharger, elle a, de ſon propre aveu, imploré le ſecours d'un Iman. Je ſuis preſque tenté de croire qu'il y aura auſſi à redire à celle que le grand Prophéte me réſerve. Ah! que n'ai-je l'humeur endurante de ces hommes faciles qui s'accommodent de tout! la ſage orgueilleuſe, la prude diſſimulée, la coquette petillante, l'effrontée même, tout me feroit égal. Ma ſinguliére façon de penſer fait mon ſupplice. Je vou-

drois quelquefois renoncer aux femmes, ou du moins à l'hymen; mais je sens que je ne puis être heureux que par elles & par lui. Comment accorder ma délicatesse & mes goûts ; & pourquoi le Ciel m'a-t-il fait un caractére qui exige plus qu'on ne peut trouver ?.... Allons, il faut suivre le torrent. Prenons notre parti ; & puisqu'il est écrit que les femmes doivent nous tromper plus ou moins, abandonnons-nous à leur bonne foi. Dans la nécessité où nous sommes de les aimer, ne voyons que ce qu'elles ont d'aimable, & fermons les yeux sur ce qui pourroit leur faire perdre de notre estime, & affoiblir notre bonheur..... Mais en vérité je n'y pense pas. Quoi ! je serois assez imbécille pour me ranger dans la classe de ces maris débonnaires, qui

épousent une femme sans examiner ce qu'elle a été, & qui la gardent sans s'embarrasser de ce qu'elle fait ! je vivrois dans la cruelle incertitude d'être aimé ou haï ; de posséder seul le cœur de mon épouse, ou de l'avoir en commun avec le premier qui le demanderoit ! Je me résoudrois de m'unir à une Compagne qui confondroit dans son sein le beau sang des Ottomans avec un sang vil & méprisable ! Non. Non. Il vaut mieux que la race du magnanime Soliman périsse avec moi ; il vaut mieux laisser l'Empire sans héritier, que de risquer de lui en donner un dont l'origine fût douteuse. Toutefois ne désespérons point. Le Ciel s'est expliqué. Je touche au moment, où ses promesses éternelles doivent s'accomplir. L'Oracle & la Baguette sont des

gages assurés de l'infaillibilité de sa parole.

Le Sultan encouragé par ces dernieres réfléxions, & plein de cette confiance que donne une aveugle soumission aux arrêts du Ciel, sortit du Serrail, accompagné de quelques Seigneurs, & entouré de sa garde. Il employa le reste de la journée & le lendemain à parcourir à cheval les rues de Constantinople, pour voir les grands préparatifs qu'on faisoit. Sa présence hâtoit les travaux, & excitoit chaque particulier à donner à son Prince, dans cette occasion, les plus grandes marques de son zèle. Le Peuple couroit en foule au devant de lui, & le combloit de bénédictions. Le Sultan jettoit de tous côtés des regards pleins de bonté; il permettoit qu'on l'approchât; il

goûtoit ce plaisir si flatteur pour un grand Roi, de se voir aimé. Il fit distribuer pendant ces deux jours des sommes considérables: ces maniéres généreuses & populaires achevérent de lui gagner tous les cœurs.

La veille du quinziéme de la Lune de Chabban, sur le soir, comme il s'amusoit à considérer la disposition d'un magnifique feu d'artifice qu'on avoit élevé dans la grande Place, qui est devant le Serrail, un Etranger déja vieux, perça la foule; & cria à haute voix qu'il vouloit voir l'Empereur & lui parler. Le Peuple & les Gardes qui entouroient le Sultan, jugeant du caractére de cet homme par sa figure & par ses habits, qui étoient fort simples, l'écartérent comme un importun. L'Etranger, ne se rebutant point, es-

fayoit toujours de pénétrer jusqu'à Selin, malgré les efforts qu'on faisoit pour le repousser. Ce Prince, ayant entendu quelque bruit, tourna la tête & en demanda le sujet. Le Vieillard élevant la voix, témoigna à l'Empereur par ses paroles & par ses gestes l'empressement qu'il avoit de se jetter à ses pieds. Selin ordonna aussitôt qu'on le laissât approcher. Lorsque l'Etranger fut devant lui, il se prosterna, & il lui dit qu'il étoit Géorgien, & que le Prophète l'avoit envoyé. A ces mots de *Géorgien* & de *Prophéte*, le Sultan se sentit ému. Il regarda l'Inconnu longtemps & avec attention, & crut voir sur son visage quelque chose de divin. Les Courtisans, le Peuple & ceux qui mesurent les hommes sur l'apparence, prirent le Geor-

gien pour un imbécile, ou pour un avanturier. Le Sultan en jugea bien autrement. Il n'y a que les hommes extraordinaires qui ſçachent connoître leurs pareils. Selin commanda au Georgien de ſe lever & de le ſuivre.



CHAPITRE VII.

Mœurs des Géorgiens. Hiſtoire d'Alamec.

L'Ancienne Iberie & l'ancienne Colchide compoſent ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie. Ce Pays eſt diviſé en deux parties par le Mont Caucaſe. La partie Orientale reconnoit la domination du Roi de Perſe, & la partie Occidentale eſt tributaire des Turcs. Son terroir fertile produit quantité de fruits délicieux. Les vignes y croiſſent autour des arbres, dont les branches leur ſervent d'échalas. Si le Peuple étoit laborieux, il trouveroit dans la culture des terres des

ressources contre la misére ; mais en général il est pauvre, parce qu'il n'aime point le travail. Outre céla, les Géorgiens sont dissolus & grands buveurs, ce qui les rend encore plus misérables. Les femmes portent cette sorte de débauche encore plus loin que les hommes. Elevées dans la molesse & dans l'indolence, elles ne s'occupent que du soin de plaire, & de paroître aimables. Elles sont communément fort belles, & elles portent sur leur visage un air de santé & de fraicheur qui releve encore leurs agrémens. La Géorgie & la Circassie fournissent au Serrail d'Ispahan & à celui de Constantinople les plus belles Esclaves qui les composent. Les peres & les meres font un trafic de leurs filles ; ils se croyent assez riches, quand elles ont assez

de beauté pour être recherchées, & achetées chérement.

Au milieu de la corruption générale dont la Géorgie étoit infectée sous le regne de Soliman, il y avoit à Téflis un homme que l'exemple de ses Habitans n'avoit point entraîné. Malgré la mauvaise éducation qu'il avoit reçuë, l'excellence de son naturel l'avoit préservé des vices & des désordres dont cette ville criminelle étoit remplie. Ce Téflien étoit laborieux, patient, sobre & craignant les Dieux. Il voulut faire aimer ces vertus à ses Compatriotes & leur en montrer la pratique douce & aisée par son exemple. Mais ces hommes aveugles n'en devinrent pas meilleurs; les leçons du sage Géorgien ne les rendirent que plus coupables. Ils le regardérent comme un

insensé, le dépouillérent de ses biens & le chassérent de sa patrie. Alamec quitta sans regret une ville ingratte, qui n'étoit pas digne de le posséder. Il se retira avec la vertueuse Hulima, sa femme, dans une caverne, au pied du Caucase.

Dans ce séjour paisible, loin du commerce des hommes & à l'abri de leurs injustices, Alamec & sa Compagne goûtoient un repos tranquille. Ils cultivoient de leurs mains un petit terrain, qui leur donnoit dequoi subsister. Ils l'entourérent d'une haye épaisse, qui les mettoit à couvert des insultes des Bêtes féroces. Comme ils étoient sans ambition, & qu'ils vivoient contens de peu, les fruits de quelques arbres, que la Nature avoit plantés dans l'enclos de leur domaine, & quelques légumes

qu'ils prenoient ſoin d'y faire croître leur ſervoient de nourriture. Une eau pure, qui couloit des fentes d'un rocher, & qui ſerpentoit dans un lit qu'ils lui avoient creuſé pour leurs différens beſoins, étoient leur breuvage. Dans la ſuite Alamec acheta quelques brebis, qui bientôt multipliérent. Le ſoin de ce troupeau naiſſant les occupoit agréablement. Le lait, la laine & les peaux, que leur induſtrie mettoit en œuvre, leur ſervoient à divers uſages, & fourniſſoient à leurs néceſſités. Les feuilles ſéches des arbres qu'ils entaſſoient au fond de la caverne & qu'ils renouvelloient tous les ans, étoient le lit délicieux, où ces tendres époux ſe délaſſoient pendant la nuit des fatigues du jour. Couple heureux, qui ne connoiſſoit ni les deſirs

inquiets, ni les folles passions qui agitent les hommes ; qui n'avoit d'autre soin que celui de s'aimer, de se prêter des secours mutuels, & de chercher son bonheur dans la félicité commune.

Cependant il manquoit encore quelque chose à leurs contentemens. Depuis qu'Alamec & Hulima étoient unis, ils n'avoient recueilli aucun fruit de leur mariage. Ils souhaitoient tous deux passionnément un fils ou une fille qui partageât leur tendresse. Un jour ils adressérent cette priére au Prophéte : Divin Mahomet, c'est à vous que nous sommes redevables des biens dont nous jouissons. Vous avez fait tomber sur cette terre inculte la rosée du Ciel, & vous l'avez rendue fertile. Vous nous avez tirés des mains de

nos ennemis & des vôtres, & vous nous avez placés dans cette demeure agréable, pour nous y combler de vos bienfaits. Vous nous avez joints l'un à l'autre par une douce ſociété, dont l'amour eſt le lien. Achevez votre ouvrage ; & ſi notre demande ne vous offenſe point, donnez-nous un gage de notre affection mutuelle, qui puiſſe nous conſoler dans notre vieilleſſe.

La priere de ces deux époux fut exaucée ; le ſein de la chaſte Hulima porta bientôt les marques de la fécondité. Le terme de l'accouchement étant venu, l'eſprit du Prophéte ſe repoſa ſur la tête d'Alamec, & dit : Ton Epouſe va mettre au monde une fille, dont la beauté effacera toutes les Beautés créées ; mais ni toi ni ſa mere ne

jouirez de sa vuë, avant qu'elle ait accompli la quinziéme année de son âge. Ne prends point d'allarmes sur cette fille chérie. Je présiderai à sa naissance; je la réchaufferai dans mon sein; elle reposera à l'ombre de mon Esprit, qui la couvrira de ses aîles; elle croîtra en graces, en perfection & en vertus dans le Sanctuaire inaccessible de la Divinité. Lorsque les tems seront arrivés, tu entendras ma voix qui t'annoncera mes desseins sur elle. Tu la verras assise dans sa gloire, & environnée de majesté. C'est ainsi que je récompense mes fidéles serviteurs, & que tu recevras le centuple des honneurs que tu m'as rendus.

Lorsque l'esprit du Prophéte eut cessé de parler, Hulima sentit les premiéres douleurs de

l'enfantement. Alamec encouragea ſon épouſe, & lui déclara tout ce que Mahomet venoit de lui annoncer. Ses entrailles maternelles treſſaillirent d'une joye pure ; & un moment après, elle fut délivrée avec toutes les marques d'un heureux accouchement. Les Anges du Ciel aſſiſtérent à la naiſſance d'*Abizaï*, c'eſt ainſi qu'ils nommérent eux-mêmes cette admirable enfant. Ils la reçurent dans leurs bras, & la portérent dans la demeure céleſte, en chantant des cantiques d'allégreſſe. Alamec & Hulima, pleins de reconnoiſſance, rendirent au Prophéte mille actions de graces. Ils ſe conſoloient d'être privés pour un temps de leur chére Abizaï, par l'eſpérance de la voir un jour dans l'état brillant où elle étoit deſtinée.

Il y avoit environ ſix mois que la fidelle Hulima étoit morte, lorſqu'Alamec, par un avis ſecret du Ciel, ſe rendit à Conſtantinople. Le tendre, le vertueux époux de cette femme incomparable n'auroit pas ſurvécu à la grandeur de ſa perte, ſi le Prophéte, qui avoit beſoin de lui pour l'exécution de ſes deſſeins, n'eût pris ſoin de ſa vie. Lorſqu'il fut arrivé au Palais de Sultan, où ce Prince, comme nous l'avons dit, lui avoit ordonné de le ſuivre, il lui expoſa le ſujet de ſon voyage. Il lui raconta de quelle maniere ſes indignes Compatriotes l'avoient banni de Téflis; il parla de ſa retraite dans la caverne du Caucaſe, des promeſſes du puiſſant Mahomet, de l'accouchement miraculeux d'Hulima. Il ajouta que les quinze années de-

puis la naiſſance d'Abizaï alloient expirer ; qu'il avoit été averti en ſonge de prendre le chemin de Conſtantinople, & de ſe préſenter au grand Empereur qui y régnoit. C'eſt, continua-t-il, pour obéir au Prophéte que je ſuis venu. Je vous offre Abizaï & ma vie ; l'une & l'autre vous appartiennent ; vous pouvez en diſpoſer.

Selin, étonné du récit de tant de merveilles, embraſſa tendrement Alamec. Mais, lui dit-il, où la trouverons-nous cette fille divine, qui doit être mon épouſe ? Etes-vous ſûr qu'Abizaï me plaira ? Pouvez-vous me répondre de ſa beauté, vous qui ne l'avez jamais vuë ? je compte ſur ſa ſageſſe, puiſque le Prophéte lui-même a voulu s'en rendre garant. Mais qui m'aſſurera qu'elle n'a jamais porté ſur elle des

regards trop complaiſans, ou qu'elle n'ait jamais eu des deſirs? Ce doute m'accable. Je vous avouerai que je ſuis d'une délicateſſe ſcrupuleuſe ſur cet article. Seigneur, lui répondit le Géorgien, demain ma fille remplit ſa quinziéme année, qui eſt le temps que le Ciel a marqué pour l'accompliſſement de ſes promeſſes. Notre divin Prophéte aura ſoin de vous l'envoyer. Que deviendroit ſa parole, ſi Abizaï manquoit de quelqu'une des perfections que vous éxigez pour la trouver digne de vous? Les Immortels ne veulent point nous tromper. Repoſez-vous ſur Mahomet; ſans doute il vous guérira des ſcrupules qui vous arrêtent.

Votre réfléxion, repliqua Selin, eſt pleine de bon ſens. Elle me fait ſouvenir qu'un Oracle

cle m'a prédit qu'à pareil jour que demain je trouverois cette femme unique que je cherche depuis si longtemps. Une Vision céleste me l'a aussi annoncé. Si tant de prodiges s'accomplissent, je place Abizaï sur le Trône, je vous comble d'honneurs, & je vous venge de la perfidie de vos Compatriotes. Non, Seigneur, reprit Alamec, je ne ferai point cet indigne usage de vos bontés. Je vous conjure d'épargner les Téfliens, tout injustes qu'ils sont. Je ne veux me servir de la puissance que vous daignerez me confier, que pour leur faire du bien. Ils sont assez punis d'être si coupables. Permettez que j'essaye sur ces cœurs endurcis la force & le pouvoir des bienfaits : souvent ils raménent au sein de la

vertu ceux que le crime tenoit assujettis.

Le Sultan ne put s'empêcher d'admirer la grande ame du Géorgien. Il conçut la plus haute idée de sa vertu & de son mérite, dont il se promettoit d'utiles secours pour le gouvernement de l'Etat. Comme il jugea qu'Alamec pouvoit avoir besoin de repos, il lui fit donner un riche appartement dans le Serrail ; & après avoir ordonné à ses Officiers de le traiter avec toutes les distinctions qui lui étoient duës, il lui permit de se retirer.



CHAPITRE VIII.

Apparition du Prophéte divin au Sultan. Il lui remet Abizaï entre les mains. Essai & pouvoir de la fausse Baguette.

LA plus belle Aurore annonça le plus grand jour qui eût jamais lui sur la tête des Musulmans. Les vents enchaînés retenoient leurs haleines ; l'air étoit calme, & la sérénité régnoit dans les plaines du Ciel. Aux premiers rayons du Soleil, toute l'artillerie fit entendre son tonnerre par une triple décharge. L'air retentit au loin du bruit des tambours & des tymbales,

& du ſon perçant des trompettes. A ce ſignal, le Peuple ſe répandit dans toutes les rues de Conſtantinople, en pouſſant mille cris de joye. Tout reſpiroit l'allégreſſe. Selin ſeul n'étoit pas tranquille. Il attendoit le dénouement d'une grande affaire avec une impatience mêlée de crainte.

Il étoit abîmé dans la profondeur de ſes penſées, lorſqu'une lumiere céleſte remplit tout-à-coup l'enceinte du lieu où il étoit. Le Sultan ſentit l'impreſſion de la Divinité qui s'approchoit, & ſe proſterna pour l'adorer. Le Prophéte, environné de gloire, ſe rendit préſent à ſes yeux; & tempérant l'éclat de ſa majeſté terrible, que la foibleſſe d'un Mortel n'auroit pu ſoutenir, il lui parla en ces termes.

» O mon fils, je t'apporte
» les délices de ton cœur, cel-
» le que je t'ai destinée, pour
» occuper avec toi le Trône de
» mes magnanimes successeurs.
» C'est Abizaï, la fille de ce
» vertueux Géorgien, que l'ini-
» quité de la Terre n'a pu cor-
» rompre. Elevée dans mon sein,
» & loin des regards profanes,
» elle ne connoît encore rien;
» elle ne se connoît pas elle-mê-
» me; elle ignore sa propre exis-
» tence. Ses yeux plongés dans
» un profond sommeil, & fer-
» més jusqu'à ce jour à la lu-
» miere, vont s'ouvrir pour la
» premiere fois. Je te la donne
» pour épouse; fais-la recon-
» noître pour Sultane; & que
» tout tremble au nom de Selin
» & d'Abizaï. De ses entrailles
» fécondes sortira une race in-
» vincible qui remplira l'Univers

» du bruit de son nom. Rends-
» toi digne de tes ayeux, fais
» respecter mes Loix, & songe
» que l'Esprit de Mahomet est
» l'Ange tutélaire de ce grand
» Empire. Il dit : un éclat de lu-
» miere éblouissante environna
» le Prophéte. Il monta sur un
» Char étincelant de flammes,
» & il disparut. »

Le Sultan pénétré de joye, d'admiration & de terreur, se releva. Il regarde autour de soi, & il cherche des yeux & du cœur la divine Abizaï. Le Prophéte l'avoit enveloppée d'une légère vapeur, qui s'evanouissant dans les airs, offrit à ses yeux enchantés cette fille ravissante. Elle étoit mollement étenduë sur un magnifique sopha, & paroissoit ensevelie dans un profond sommeil. Un voile léger & transparent couvroit une par-

tie de son beau corps, dont l'éclat & la blancheur perçoient à travers la gaze. Un coloris charmant peignoit ses jouës d'un vif incarnat. Ses lévres entr'ouvertes donnoient un libre passage à l'air qu'elle respiroit, dont l'agréable odeur surpassoit tous les parfums de l'Arabie. Son sein délicat & arrondi se haussoit & se baissoit par un mouvement successif. Toute son attitude étoit touchante & voluptueuse. Selin, immobile & ravi d'admiration, s'arrêta longtems à la considerer. Un sentiment d'amour & de desir lui fit faire quelques pas vers cet objet charmant; un sentiment de respect le retint. Il ne se crut pas digne de toucher à ce trésor sacré. Enfin, n'étant plus maître de ses transports, il s'approcha, se jetta à ses genoux, & prenant doucement sa

main : Chére & noble portion de moi-même, dit-il d'une voix tremblante, divine Abizaï, recevez mes hommages, & le don que je vous fais de mon cœur & de ma foi. Je ne veux vivre que pour vous aimer ; je ne chéris ma couronne que pour la partager avec vous. Ouvrez les yeux, & voyez à vos pieds votre Maître, qui comme votre premier Sujet se range volontairement sous vos loix, en attendant que le reste de la Terre vienne les recevoir. Eveillez-vous, chére Abizaï, & reconnoissez la voix de votre époux.

A ces mots, les yeux d'Abizaï s'ouvrirent, & leurs premiers regards s'arréterent sur Selin. Comme elle ne connoissoit encore ni le bien ni le mal, & que son cœur étoit pur, elle ne rougit point de se voir dans

cet état en préſence d'une perſonne d'un ſéxe différent. Bientôt la Nature lui fit ſentir ces douces impreſſions qu'elle imprime dans une ame qui cherche à s'unir à l'objet qui l'attire. Elle ſe pencha tendrement ſur Selin, qui la tenoit amoureuſement embraſſée, & lui laiſſa cueillir mille baiſers, dont elle ne ſongeoit point à ſe défendre. Le Sultan, enhardi par ces heureux commencemens, ne mit plus de bornes à l'impétuoſité de ſes deſirs. Il écarta le voile importun qui lui déroboit tant de charmes, & chercha à ſe faire un paſſage à la ſuprême félicité. Etonné d'une réſiſtance qu'il n'avoit point encore éprouvée, il redoubla ſes efforts, mais toutes ſes tentatives furent inutiles; Selin ne triomphoit point. Les mauvais ſuccès irritent les grands

courages, loin de les abattre. Le Sultan, en habile Général, voulut reconnoître la ſituation de la Place ; avant de donner un nouvel aſſaut. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit les paſſages abſolument fermés, ſans la moindre apparence d'y pouvoir faire bréche ! Il recula d'étonnement & de colère, & dans les tranſports de ſon dépit il s'écria : Cruel Prophéte, quel préſent m'avez-vous fait ? Deviez-vous me montrer une Créature ſi accomplie, ſi vous ne vouliez pas m'en laiſſer la jouiſſance ? Je ſuis donc deſtiné par un ſort bizarre à ne trouver ſur mon chemin que des femmes dont on ne peut dire du bien, ou de celles qui ne peuvent faire du mal ! Reprenez vos funeſtes bienfaits, où rendez-moi Abizaï telle qu'elle doit être.

L'aimable fille d'Alamec, voyant le courroux de Selin, voulut en pénétrer la cause. Le Prophéte, qui l'avoit ornée de toutes les graces de son séxe, lui avoit donné encore une intelligence audessus de son âge, mais que son inexpérience tenoit renfermée dans de certaines bornes. Elle dit au Sultan : dequoi vous plaignez-vous, & que trouvez-vous en moi qui puisse vous irriter ? A juger des sentimens que je vous inspirois par les transports que vous avez d'abord fait éclater, j'ai crû que vous n'aviez plus rien à desirer ; je me félicitois de faire votre bonheur & d'avoir trouvé le mien. Par quelle fatalité êtes-vous sitôt changé, ou pourquoi ne suis-je plus la même à vos yeux ? Vous êtes toujours adorable, répondit le Sultan, &

j'ai toujours la même sensibilité. Mes desirs redoublent auprès de vous de moment en moment ; mais je ne sçai par quel enchantement je me trouve dans l'impossibilité de les satisfaire. Quel est, repliqua Abizaï, cette espéce de desirs que vous vous plaignez de ne pouvoir contenter ? Vous me voyez, vous m'adressez des discours tendres, vous m'accablez des plus doux baisers ; je vous vois, je vous réponds, je vous rends toutes vos caresses. Nos âmes se mêlent si intimement dans cette communication ineffable, qu'elles semblent ne faire plus qu'une même ame. Que peut-il manquer à ma félicité & à la vôtre ? Ah ! s'écria Selin, avec un profond soupir, tout vous manque ! Cette volupté que vous croyez le comble du bonheur, ces bai-

ſers donnés & reçus avec tant de vivacité, ne ſont que le commencement des plaiſirs que je regrette; que vous ignorez & que vous ne pouvez ni donner ni ſentir. Que je ſuis malheureuſe, reprit Abizaï, en regardant tendrement l'Empereur! Pourquoi faut-il que je n'aye rien à deſirer avec vous, & que vous ayez encore tant de vœux à faire avec moi!

En ce moment le ſouvenir de la Baguette ſe préſenta à l'eſprit du Sultan. Il crut qu'il étoit temps d'en faire uſage; il ſe flatta de trouver dans ſa vertu ſecrette la ceſſation de ſes peines. Il ſe hâta d'en faire l'expérience. Mais à peine il l'eut touchée, que la fauſſe Baguette ſe briſa dans ſes mains en mille piéces. De ſes éclats il ſortit une épaiſſe fumée, qui s'attachant ſur le beau corps

d'Abizaï, le rendit tout noir, & d'une difformité affreuse.

Ce nouveau malheur acheva de désespérer le Sultan. Il comprit qu'on l'avoit trompé, & que le Mufti, par la force de ses enchantemens, avoit communiqué à la funeste Baguette un pouvoir magique. Après avoir assuré Abizaï qu'il alloit travailler à lui rendre sa premiére forme, & la venger de ses ennemis, il sortit brusquement, ferma la porte de la chambre, assembla le Divan, & ordonna à ses Esclaves de lui amener le Mufti.

Un événement si extraordinaire remplit Abizaï d'étonnement & de douleur. Elle eut horreur d'elle-même, lorsqu'elle se fut regardée. Toutes les graces de son corps s'étoient évanouies; son embonpoint avoit

disparu. Une maigreur dégoutante la couvroit toute entiere. Elle ne put retenir ses larmes à la vue d'un changement si subit. Ce n'étoit pas cependant sa laideur qui l'affligeoit davantage. Elle regrettoit l'absence de Selin plus que la perte de sa beauté ; pour comble de douleur, elle craignoit de ne plus le revoir. Est-ce un songe qui m'a abusée, dit-elle, & cette félicité que je me promettois, & dont j'ai goûté les premiers fruits, ne seroit-elle que l'effet d'une vapeur que le sommeil enfante, & qu'un cruel réveil fait disparoître ? suis-je encore plongée dans cette profonde létargie que j'ai crue dissipée ? Non. Non. Je sens que je veille, que je réfléchis, que je crains & que je desire. Mais d'où vient que cette image char-

mante, qui étoit si semblable à moi-même avant que je fusse si changée, a sitôt disparu ? Que je prenois de plaisir à la contempler! Qu'elle sembloit satisfaite de me voir ! Cependant elle me quitte; & tout absente qu'elle est, elle ne s'est point effacée de mon esprit. Ah ! sans doute je n'ai pas fait sur elle la même impression qu'elle m'a fait sentir, puisqu'elle me fuit ! On ne s'éloigne pas de ce qu'on aime. Cruelle réfléxion, qui me laisse entrevoir que je n'ai plus ces charmes secrets qui arrêtent un amant ! Triste privation, qui fait qu'on m'abandonne ! Je suis donc condamnée à traîner mes malheureux jours dans une solitude accablante ! Que ne me laissoit-on dans le paisible état d'où j'ai été tirée ! Une vie douloureuse est pire que l'anéantissement.

Abizaï, remplie de ſes triſtes idées, fit un mouvement pour ſe relever. Elle admira avec ſurpriſe la fléxibilité de ſes mains & de ſes bras, qu'elle remuoit à ſon gré. Elle voulut marcher; ſes jambes obéiſſantes la tranſportoient ſans effort partout où ſa volonté la guidoit. Le hazard la fit avancer auprès d'une table, ſur laquelle on avoit poſé un vaſe de porcelaine plein d'eau. Elle y arrêta la vuë. Son image empreinte ſur ce miroir liquide frappa ſes yeux; elle les détourna ſoudain avec horreur d'un objet ſi déſagréable. Je ne m'étonne point ſi on me fuit, dit-elle en gémiſſant; je ne puis me ſouffrir moi-même. Où m'irai-je cacher! & que me reſte-t-il à eſpérer, après la perte irréparable que je viens de faire! En achevant ces mots, elle briſa

avec indignation le vase qui lui avoit représenté l'image trop fidelle de sa laideur.

Pour se distraire de cette pensée accablante, Abizaï s'aprocha d'une fenêtre qui avoit vuë sur la mer, & sur une partie des jardins du Serrail. Elle contempla longtems ce vaste Elément, dont les flots venoient se briser avec bruit au pied des rochers. De là, elle tourna ses regards sur ces magnifiques jardins, que l'Art & la Nature sembloient se disputer l'honneur d'embellir. Elle leva ensuite les yeux vers le Ciel, dont le spectacle la remplit d'étonnement. Surtout elle ne pouvoit se rassasier d'admirer ce bel Astre, qui parcourt avec un appareil si éclatant son immense carrière. Tous ces différens objets, qu'elle voyoit pour la premiére fois,

fixérent longtems son attention & occupérent son esprit ; mais ils n'effacérent point l'idée charmante que Selin y avoit laissée. De quoi me sert, dit-elle, de jouir de tous ces biens, si je suis privée de cet autre moi-même que mon cœur souhaite avec tant d'ardeur ? Tout ce que je vois autour de moi ne me console point de ce que j'ai perdu. Des Créatures insensibles & muettes ne peuvent être la fin d'un Etre raisonnable. Je les admire, & je les aime point ; & je sens que je suis faite pour aimer.

Comme Abizaï continuoit de regarder dans le jardin, elle vit passer une troupe de jeunes filles assez belles, qui s'amusoient à cueillir des fleurs. Ces nouveaux objets fixérent son attention. Quoi ! dit-elle, voilà d'autres Créatures qui me ressemblent !

Leur figure, leur maintien & leurs traits approchent encore plus des miens que ceux de l'objet qui vient de difparoître. Je devrois les aimer davantage par le rapport intime qu'elles ont avec moi, cependant elles ne me touchent pas tant. Je les vois avec plaifir, mais fans émotion; je voudrois me lier avec elles, mais c'eft fans inquiétude. D'où peut venir la différence des mouvemens que ces différens objets m'infpirent? Je la fens, & je ne puis la démêler. Peut-être, ajouta-t-elle, cette Terre eft toute remplie de femblables habitantes, plus parfaites encore en beauté. Celui qui m'a quittée les verra, il fera touché de leurs charmes, il s'attachera à elles, & je ferai abandonnée. Infortunée Abizaï! fi ce malheur m'arrive jamais, je n'y pourrai

ſurvivre. Au moins ſi j'avois encore les attraits que j'ai perdus, je pourrois leur diſputer ſon cœur, ou du moins le partager avec elles. Hélas ! ma cruelle ſituation ne me laiſſe pas même cette funeſte eſpérance !

CHAPITRE IX.

Le Mufti eſt obligé de rendre la véritable Baguette. Uſage que le Sultan en fait.

CEPENDANT le Divan s'étoit aſſemblé par ordre de l'Empereur. Ce Prince y expoſa à ſes Miniſtres les raiſons qui l'avoient obligé de faire cette convocation. Il leur repréſenta qu'un traître avoit abuſé de ſa confiance & de la dignité

du rang qu'il occupoit ; que sous l'apparence d'un faux zéle, il lui avoit porté le coup le plus sensible ; que l'attentat dont il se plaignoit étoit d'autant plus punissable, qu'il l'avoit couvert du voile sacré de la Religion ; & qu'il vouloit en tirer un vengeance éclatante, dont la sévérité arrêtât les entreprises téméraires qu'on pourroit former à l'avenir contre la Personne du Souverain & les droits du Trône. Là-dessus, le Sultan entra dans le détail de tout ce qui s'étoit passé entre le Mufti & lui, & du vol que ce Pontife avoit fait de la Baguette.

Les Ministres & les Chefs du Conseil ne manquérent pas d'approuver le juste ressentiment de l'Empereur. Ils conclurent tous que l'attentat du Chef de la Loi étoit digne de mort.

Le Mufti ayant été introduit dans le Divan, Selin jetta sur lui un regard sévère, & lui dit d'un ton de voix foudroyant : Perfide, est-ce ainsi que vous m'avez trompé ? Avez-vous crû pouvoir me dérober longtemps vos desseins pernicieux ; ou bien vous êtes-vous imaginé que j'aurois la foiblesse de les dissimuler ? Tremblez de m'avoir trahi ; mais tremblez surtout d'avoir pensé que j'ai pû me laisser tromper impunément. Il ne vous reste qu'un parti à prendre : ou confessez publiquement votre faute, ou préparez-vous à subir le juste châtiment qu'elle mérite.

Le Mufti pria l'Empereur de lui faire connoître la nature du crime dont on l'accusoit ; & il ajoûta que s'il étoit en effet coupable, loin de nier sa faute, il

ne ſongeroit qu'à implorer la clémence de ſon Sultan. Pouvez-vous ignorer l'outrage dont je me plains, repliqua Selin ? Qu'avez-vous fait de la Baguette que je vous avois confiée ? A quel deſſein la gardez-vous ? Et pourquoi avez-vous ſubſtitué à ſa place une autre Baguette dont les effets ſont ſi terribles ? C'eſt peu de m'ôter les moyens d'être jamais à ce que j'aime, vous avez encore par votre art magique défiguré ſes traits charmans pour m'en inſpirer de l'horreur. Rendez-moi la véritable Baguette ; rendez à Abizaï ſa premiere beauté ; ou vous apprendrez au milieu des ſupplices ce que c'eſt que de bleſſer les droits d'un Amant, & d'un Amant Empereur.

Le Mufti, jugeant qu'il ne gagneroit rien à diſſimuler, ſe jetta

ta aux pieds du Sultan, & s'avoua coupable du vol de la Baguette. J'ai crû, dit-il, que cette Baguette avoit un charme propre à retenir un Amant dans les fers de sa Maîtresse, & que tant qu'elle seroit en ma puissance, Narsé l'emporteroit sur ses Rivales. Pardonnez, Seigneur, à la tendresse paternelle cet empressement si naturel de procurer le bien de ses enfans. Quel est le pere qui ne seroit pas tombé dans la faute que j'ai commise? J'ai gardé cette Baguette fatale; & pour dérober ce pieux larcin à votre connoissance, j'en ai mis une autre à sa place. Mais je jure par la tête de Narsé, par la loi du grand Prophéte dont je suis dépositaire, & par la majesté terrible dont votre front est armé, que je n'ai eu recours ni à l'artifice ni aux en-

chantemens pour enlaidir les concurrentes de ma fille, & vous les rendre odieuses. Si contre mon intention le cas est arrivé, n'imputez cette supercherie qu'à quelque Génie malfaisant, ennemi de votre repos & du mien. Loin de chercher à nuire à vos plaisirs, je voudrois au prix de tout mon sang faire la félicité de mon Empereur. En achevant ces mots, Biram remit à Selin la Baguette qu'il avoit enlevée. Le Sultan ravi d'avoir recouvré ce précieux instrument, parut se calmer. Il recommanda à ses Ministres de ne point laisser sortir le Mufti jusqu'à son retour; qu'il verroit alors le parti qu'il auroit à prendre dans une conjoncture si délicate.

Selin retourna promptement auprès d'Abizaï, qu'il trouva

abîmée dans de profondes réfléxions. La présence du Sultan ramena le calme dans son cœur & la sérénité sur son front. Ses yeux s'attachérent avidement sur lui, & elle lui fit lire son bonheur dans ses regards attendris. Cette Baguette, lui dit le Sultan, va décider de mon sort & du vôtre. Puisse le Prophéte qui me l'a envoyée en faire un instrument de notre bonheur commun! Notre bonheur, répondit Abizaï, ne dépend que de nous; il réside en nous-mêmes. Si nous nous aimons; si contens l'un de l'autre nous bornons nos desirs à nous chercher, à nous plaire, à nous le dire sans cesse, nous trouverons dans ce doux épanchement de nos ames la souveraine félicité.... Mais hélas! dans l'état où je me vois réduite, je ne dois plus aspirer à vous

charmer ; je vous pardonne même de ne me plus trouver aimable. Je suis trop défigurée pour prétendre à ce bonheur. Ne désesperons point encore, repliqua le Sultan. Eprouvons la vertu de cette Baguette. Si j'en crois mes pressentimens, elle fera cesser vos allarmes, & elle ouvrira à nos contentemens une carriére plus étenduë & plus délicieuse, que vous ne connoissez pas encore.

Selin inquiet du succès, & brulant d'en venir à l'expérience, conduisit Abizaï sur le même sopha où il l'avoit vuë pour la premiére fois, & il approcha le bout de la Baguette de l'endroit qu'une Puissance Céleste tenoit fermé depuis quinze ans. La Baguette ne l'eut pas plutôt touché, qu'Abizaï reprit sa couleur naturelle & sa premiére beauté ;

les portes du plaisir s'entr'ouvrirent, & ce lieu délicieux, la source de la volupté, le temple des Graces, étala tous ses agrémens. C'est ainsi qu'au retour du Printems, un tendre bouton de rose, humecté des pleurs de l'Aurore, s'ouvre au premier rayon du Soleil, développe ses feuilles odoriferantes, & frappe les yeux d'un vif incarnat.

L'Oracle est accompli, s'écria Selin transporté d'amour & de joye! Oui, charmante Abizaï, vous êtes cette épouse si solemnellement promise, & attenduë avec tant d'impatience. Soyez la souveraine de mon cœur; recevez ma couronne, ma foi, tous mes vœux. Je voudrois pouvoir mettre à vos pieds l'Empire de toute la Terre. Vous êtes donc content de la Baguet-

te, lui dit Abizaï ? Elle m'a rendu ma premiére forme ; mais je voudrois bien sçavoir quel autre changement elle a pû faire en moi ? Est-ce que je ne suis pas la même que j'étois lorsque vous m'avez vuë d'abord ? Que vous vous y connoissez mal, reprit le Sultan avec vivacité ! Voyez, examinez-vous. Vous avez reçu des appas... Ah ! ces appas sont inexprimables ! Quand vous aurez senti à quel usage on les employe, vous connoîtrez de quelle conséquence il étoit pour tous les deux que vous n'en fussiez pas privée. Souffrez, belle Abizaï, que je vous apprenne l'excellence de votre destination. Mon amour ne souffre plus de retardement. Chaque moment que je perds est un outrage que je fais à vos charmes, & un larcin à vos plaisirs.

Le Sultan, sans attendre de réponse, se mit en état de convaincre Abizaï par des actions, plus persuasives que les paroles. Il commença ce tendre & folâtre jeu que l'Amour connoît si bien; & en époux absolu, il voulut forcer tous les obstacles qui s'opposoient à l'accomplissement de ses desirs. Abizaï se plaignit tendrement de la douce violence qu'on lui faisoit. Quelques larmes coulérent de ses beaux yeux; l'amoureux Selim les effaça par ses baisers. Un instant après sa douleur se calma, & elle ne pleura plus. Le plaisir seul se fit sentir à son tour. La volupté se glissa dans son ame avec tout ce qu'elle a d'enchanteur. Abizaï, dans l'excès de son enyvrement, s'écria avec transport: Ah! que cette Baguette est admirable, &

que j'en connois bien tout le prix ! je ſors du néant une ſeconde fois, & je reçois par elle une nouvelle vie mille fois plus délicieuſe que la premiere.

CHAPITRE X.

Le Sultan épouſe Abizaï, & la fait reconnoître pour Sultane.

LORSQUE l'Empereur ſe fut bien aſſuré de ſa qualité d'époux, il fit entrer les plus belles Eſclaves du Serrail. Il leur ordonna de revêtir Abizaï d'habits magnifiques & de la traiter en Sultane. Pendant que les femmes étoient occupées à parer leur jeune Souveraine, & qu'elles enrageoient au fond du cœur de la préférence qu'elle avoit obte-

tenuë sur elles, Selin retourna au Divan, avec plus de tranquilité qu'il n'en étoit sorti. Rendez grace au Prophéte, dit-il au Mufti, de la protection singuliére dont il m'honore. Il vient de m'en donner les preuves les plus éclatantes par les merveilles que la Baguette a opérées. En faveur de la célébrité de ce grand jour, le plus beau de ma vie, je veux bien oublier votre faute, & la pardonner. Portez cette Baguette dans la grande Mosquée. Qu'elle y soit exposée avec pompe à la vénération du Peuple, comme l'instrument dont le Ciel s'est servi pour l'exécution de ses desseins. Et vous, ajouta-t-il, en s'adressant aux Ministres & à ses Officiers, venez reconnoître votre Sultane.

L'Empereur, à la tête de ses Courtisans, se rendit à l'ap-

partement d'Abizaï, dont les graces & la beauté étoient relevées par l'éclat & les richesses de sa parure. La Sultane Validé, au bruit qui s'étoit répandu que la Sultane étoit nommée, y étoit accouruë avec toutes ses femmes. Quoiqu'elle vît avec un dépit secret qu'on ne l'avoit point consultée sur un choix de cette importance, cependant elle sçut en Princesse habile dissimuler sa douleur. Elle fut la premiére à l'approuver publiquement, & à relever par de grands éloges la beauté d'Abizaï. Les Courtisans à l'envi s'empressérent de lui donner des marques du plus profond respect & d'un attachement inviolable. Ils disoient hautement, soit par flatterie, soit que la vérité leur arrachât cette aveu, que de toutes les femmes du

vaſte Empire des Ottomans il n'y en avoit aucune qui fût plus digne qu'Abizaï de la place qu'elle occupoit. Chacun en particulier lui fit, ſelon l'uſage, les préſens les plus magnifiques; & tous ſe diſputoient l'honneur de lui marquer leur zéle par des dons plus riches & plus galans.

Selin goûtoit en ſecret le plaiſir ſi flatteur pour un amant d'entendre louer ce qu'il aime, & de voir ſon choix univerſellement applaudi. Son amour ſembloit s'accroître par cette approbation générale; & ces éloges qui juſtifioient ſon goût, étoient comme de nouveaux liens qui l'attachoient plus fortement à ſa chére Abizaï. Il ordonna qu'on fît venir Alamec, pour rendre ce pere tendre le ſpectateur de la gloire & de l'élévation de ſa fille.

Le vertueux Géorgien fut introduit dans l'appartement, où le Sultan & son Epouse assis sous un riche dais, environnés d'une Cour brillante, recevoient les hommages de leurs Sujets. Ce spectacle étoit nouveau pour lui, & jamais tant de magnificence n'avoit frappé ses yeux. Cependant Alamec n'en fut point ébloui; cet homme, que l'horreur d'une caverne n'avoit point révolté, vit presque avec indifférence la pompe de la Cour.

Lorsqu'il fut en présence d'Abizaï, il s'arrêta, & la regarda attentivement. Abizaï de son côté fixa ses regards sur Alamec. Toute l'assemblée attendoit, dans un silence respectueux, le dénouement de cette scène intéressante. Le pere & la fille avoient les yeux attachés l'un sur l'autre, & s'aimoient déja sans

se connoître. Un trouble inconnu, un saisissement secret s'emparérent de leur ame. La crainte & l'espérance les agitoient alternativement. Ils se sentoient entraîner l'un vers l'autre par un charme puissant, dont ils ignoroient la cause. Leur cœur palpita; leurs entrailles s'émûrent; des larmes, telles que l'amour de pere & de fille les fait répandre, coulérent de leurs yeux. Enfin la Nature achevant son ouvrage, leur parla de ce ton impérieux dont elle parle aux ames sensibles. Alamec & Abizaï se précipitérent dans les bras l'un de l'autre. Ils demeurerent longtems embrassés sans pouvoir prononcer un seul mot. Ce silence, plus éloquent que les paroles, étoit l'interprête de leurs sentimens, & exprimoit naïvement toute la vivacité de

leurs transports. Les Courtisans attendris pleurérent de joye à ce spectacle touchant. L'Empereur oubliant la dignité de son caractére, & sentant qu'il étoit homme, alla mêler ses larmes aux larmes d'Abizaï & d'Alamec. Ces trois personnes, plus unies par le cœur que par le sang & l'alliance, sembloient n'en faire plus qu'une, que le même esprit animoit; & confondant dans leurs embrassemens étroits les doux noms de pere, de fille, de gendre & d'époux, donnerent un exemple frappant de la plus parfaite union qui fut jamais.

Selin, après avoir félicité la jeune Sultane d'avoir trouvé un pere d'un si grand mérite, établit Alamec Chef du Divan. Il déclara qu'il vouloit se régler à l'avenir sur la sagesse de ses conseils, & qu'il prétendoit qu'on

le respectât comme la premiere personne de l'Empire après lui. Le modeste Géorgien accepta cette dignité avec une noble reconnoissance, & l'exerça toujours sans orgueil.

Après ces premiers soins, le Sultan, qui vouloit que tout le monde fût heureux de son bonheur, permit à ses principaux Officiers & à ses amis particuliers de choisir parmi ses Esclaves celles qui leur plairoient le plus, & d'en faire leurs femmes ou leurs maîtresses, pourvu qu'elles y consentissent. Il ordonna ensuite qu'on ouvrît les portes du Serrail. Il accorda à toutes les femmes qui voudroient se retirer, la permission de retourner dans le sein de leurs parens; & promit de leur fournir des conducteurs & des vaisseaux, qui les rameneroient en sûreté dans leur

patrie. Cet acte de générosité, dont on n'avoit point encore vu d'exemple, lui gagna l'estime & l'affection de ses Sujets & de ses Esclaves. Il y en eut peu de ces dernieres qui usérent de la liberté qu'on leur laissoit de se retirer.

Il ne restoit plus à Selim que de montrer au Peuple la nouvelle Sultane. Il la conduisit par la galerie du Serrail dans une espéce de tribune ornée des plus riches étoffes, qu'on avoit élevée dans la place publique. Les Spahis & les Janissaires sous les armes environnoient la tribune, & une foule innombrable d'Etrangers & d'Habitans remplissoit la vaste enceinte de cette Place. Le Peuple n'eut pas plutôt reconnu ses Maîtres, qu'il poussa mille cris de joye. Les instrumens de guerre & une décharge de toute la

Mousqueterie répondirent à ces signes de l'allégresse publique. Le nom de Selin & celui d'Abizaï retentissoient de toutes parts. Les jeux & les spectacles durérent un mois entier. Toute la Ville de Constantinople étoit en feu. Les illuminations de la nuit succédoient aux fêtes du jour. Jamais Potentat n'avoit vu ses Sujets plus empressés de lui plaire, & nul ne méritoit mieux ces empressemens que Selin. Il étoit moins le Maître, que le Pere & le Protecteur de son Peuple. Il lui fit goûter longtems la sagesse de ses lois & la douceur de son gouvernement. Abizaï paya la tendresse de son Empereur par une attention continuelle à remplir tous les devoirs de son état. Le Sultan s'attacha à elle en véritable époux. Content des charmes de son épou-

se, & souverainement heureux par elle, il renonça désormais à tout autre engagement. Tant il est vrai que tôt ou tard le bandeau de l'illusion tombe, & que dans les coeurs vertueux la vertu seule a droit de régner avec empire, & d'y allumer des feux qui ne s'éteignent jamais!

Fin de la seconde & derniere Partie.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.



